

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

Le Château d'Arques.

Arques, jadis ville importante, aujourd'hui simple commune, est un gracieux petit village construit en amphithéâtre sur une pente assez douce, adossé contre des falaises et des bois, auprès de coteaux baignés d'eaux vives et de plaines verdissantes. Vous diriez au premier abord un groupe de fabriques du Poussin ou quelque paysage antique. Outre son site, ce qui contribue à lui donner quelque analogie avec les *villas* italiennes, c'est la physionomie des pignons qui décorent ses nombreuses maisons du moyen âge, découpés en gradins de chaque côté de la façade. Le monument le plus considérable que cette ville ait conservé de son ancienne splendeur est son église; une charmante église de village, grise, dentelée, et dressant sa tour antique et vénérable au milieu de tous les débris qu'elle a vus naître et périr. La terre bénie du cimetière l'entoure comme une île, et l'on ne peut aborder le seuil de l'église sans que de

graves pensées vous montent à l'esprit, en songeant à ces flots de générations successives qui sont venues là s'endormir à ses pieds. Si vous étiez antiquaire, le caractère religieux de l'architecture, un jubé remarquable, de l'extrême fin de la renaissance, des boiseries délicieusement sculptées, des piscines du seizième siècle et de riches culs-de-lampes, le tout, malheureusement, empâté de badigeons de plusieurs nuances, enfin quelques restes de vitraux et un retable d'albâtre représentant les trois personnes de la Trinité sous une forme usitée d'ordinaire avant le seizième siècle, captiveraient tout d'abord votre attention. Mais ce qui, plus probablement, attirera vos regards, c'est l'image d'une sainte patronne dont le culte, purement local, jadis célébré dans une petite église qui lui était spécialement consacrée, a été depuis peu de temps transporté à cette paroisse. Sainte Vilgeforte, car tel est son nom, était, dit la légende, une jeune fille d'une beauté rare et craignant Dieu; une foule de jeunes hommes, épris de ses charmes, l'obsédaient de leurs hommages et troublaient le calme de ses divines aspirations. La sainte adressa ses prières à Dieu; pour les exaucer, Dieu lui fit croître sur le visage une barbe épaisse et noire, et grâce à cette monstruosité, sainte Vilgeforte se trouva délivrée des importunités dont elle était l'objet, et finit

n confessant la foi dans le martyre. C'est sous ces traits, attachée par des cordes à l'arbre d'une croix, que vous verrez la sainte représentée dans le tableau qui surmonte son autel et qui décore une des chapelles de l'église.

Sur le sommet du village d'Arques, s'élève, ainsi qu'une gigantesque couronne de pierres, les ruines majestueuses de son antique château. La construction primitive de ce manoir remonte à la première moitié du onzième siècle. Guillaume *le Bâtard*, fils de l'illustre duc de Normandie Guillaume *le Conquérant*, qui devint roi d'Angleterre, était né, comme son surnom l'indique, hors mariage. Il avait pour mère Arlette, une bourgeoise de Falaise : Guillaume le Conquérant l'ayant fait reconnaître pour son fils et son successeur, il monta en effet après lui sur le trône ducal. Richard II, son aïeul, également duc de Normandie, avait laissé entre autres enfants un troisième fils, Guillaume, oncle de Guillaume le Bâtard, et que nous nommons Guillaume d'Arques. Le jeune duc, voulant se concilier l'attachement de son oncle, lui fit don du comté de Talou et lui commit en fief la châtellenie d'Arques, qui en était le chef-lieu. Un poète chroniqueur du douzième siècle, Robert Wace, qui a laissé sous le titre de *Roman du Rou*, une histoire en vers extrêmement curieuse des ducs de Normandie, raconte ainsi le fait :

Par honneur pour sa parenté
Et pour avoir sa féauté,
Le duc lui a en fief donné,
Arques et Talou la Comté (1).

Guillaume d'Arques le reçut, devint son homme lige, fit serment de féal, mais *peu le tint*, et pour tendre un piège à son sei-

gneur, il fit construire au-dessus d'Arques une forteresse (1).

En effet, le vassal félon, refusant de subir le joug d'un prince dont la naissance était entachée d'illégitimité, n'eut pas plus tôt reçu l'investiture, qu'il fit fortifier son manoir, et se confiant dans l'épaisseur de ses murailles, s'allia au roi de France, se révolta contre son suzerain et se déclara indépendant. Le duc Guillaume, informé de cette rébellion, accourut en toute hâte en jurant de la punir. Il tint parole, et le comte de Talou, affamé par un siège opiniâtre, fut réduit à capituler et finit par se rendre à la discrétion du vainqueur.

Ceci se passait en 1053. A quelque temps de là (selon toute vraisemblance), nous retrouvons au château d'Arques le théâtre d'une des scènes les plus dramatiques et les plus curieuses de la poésie historique de nos pères. L'histoire vient de nous apprendre la félonie et le châtiement de Guillaume d'Arques : la légende, avec son fonds de vérité, avec son fonds moral et artistique, va nous raconter l'aventure de Robert le Diable ; et qui ne connaît, au moins de nom, ce personnage fameux dont la vie *terrible et merveilleuse* est chantée depuis huit siècles dans toutes les langues, par les poètes populaires de toute l'Europe ?

Nous allons à notre tour vous raconter, mesdemoiselles, cette épopée antique, en discernant la part de vérité que lui prêtèrent les faits et la part de fictions qu'y joignit l'imagination des trouvères. Donc, à une époque reculée, mais que la légende ne détermine pas d'une manière précise, *jadis régnait en Normandie* un duc nommé Aubert, dont la femme s'appelait Yde. Pendant de longues années, au grand désespoir de la duchesse, leur union était restée stérile.

1) Pur honur de sun parenté
Et pur avoir sa feelté,
Li ad li dus en fieu doné
Arches et Taillou li conté.

(1) Il le reçut, si luem devint
Feelté fist... *mais poi la tint.*—
Pur dangier fere à sun seigneur
Fist desus Arches une tur...

Enfin, un fils leur naquit; il fut appelé Robert. L'enfant dès qu'il vint au monde était aussi beau que le jour. Le poëte du douzième siècle, auteur du roman de *Robert le Diable*, raconte ainsi l'enfance de son héros :

Nuit et jour il pleure, il crie, il brait,
Pour prendre sa nourriture et se laisser allaiter.
Il ne se relâche pas de son mauvais caractère,
Mais hurle, brait et crie de toutes ses forces.

.....
Toujours méchant et en colère,
Il ne fait que regimber des pieds.
Et quand on voulait allaiter le petit garnement,
Il mordait sans cesse sa nourrice.
Toujours pleure, toujours rechigne.
Il n'est heureux que quand il se débat méchamment (1).

A quinze ans, c'était le plus robuste et le mieux fait de tous les jeunes hommes de la contrée; mais nul aussi ne l'égalait en débordements et en violences. Après mille excès, il avait fini par se retirer dans une forêt voisine de Rouen; et là, associé à une bande de brigands, il détroussait et tuait les pèlerins, les voyageurs, et causait toutes sortes de désastres. Le duc, honteux et désespéré d'avoir donné le jour à un pareil monstre, ne souhaitait plus que de le faire prendre vif et de le noyer. Sa mère cependant (le cœur des mères est une source inépuisable d'amour et de tendresse!) ouvrit à son époux le conseil de tenter un dernier remède, en lui conférant le grade de chevalier. Le titre de chevalier, au moyen âge, était une sorte de sacre-

(1) Nuit et jor et crie et braie.

Por paistre ne por alaitier
Ne volt sa cruauté laissier,
Ains hule et brait et forment crie.

.....
Tous tans est il fel et iriés
Et regibe tondis les piés.
Et quant li malfés alaitoit
Sa noriche, tous tans mordoît:
Tous tans hule, tous tans resquinge;
Jà n'est aise s'il ne winge.

(Manuscrit de la Bibliothèque royale.)

ment, et la dame espérait qu'il exercerait sur son fils une action salutaire. Robert en effet se rendit cette fois à l'invitation de son père, et reçut au milieu d'une grande pompe l'ordre de chevalerie. Selon l'usage, des joutes guerrières suivirent la cérémonie; et tous les assistants, Robert à leur tête, se rendirent au Mont-Saint-Michel en Bretagne, où se trouvèrent réunis bon nombre de vaillants gentilshommes et où se donna un rude tournoi. Le nouveau chevalier y déploya sa force et son courage accoutumés; mais il s'emporta aussi à toutes ses violences, à toutes ses cruautés, et répandit de nouveau autour de lui la haine et la terreur; puis, abandonné de tous, il se mit à errer devant lui.

Cependant le duc et la duchesse étaient venus tenir leur cour au château d'Arques. Robert arriva bientôt dans ces parages. A peu de distance de la ville (c'était une ville alors) se trouvait une abbaye de femmes,

Où il y avait soixante religieuses,
Robert en tua de ses mains
Plus de cinquante, des plus belles,
.....
Puis il prend le feu, le met partout,
Et incendie le dortoir et les communs:
C'était le diable qui le faisait agir ainsi (1).

Après ce nouveau forfait, il se dirige vers le château. Le duc était absent; tout fuit à l'approche de Robert; il regarde à gauche et à droite; il appelle son écuyer... Le désert l'environne. Cependant un sentiment inconnu a pénétré dans l'âme de Robert... Hors de lui, l'épée nue à la main, il entre en demandant sa mère. La du-

(1) Où il y avoit LX nonains,

Robert en ochist de ses mains
Plus de L des plus beles.

.....
Puis prend le feu, partout la rue,
Si art le dortoir et les estables;
Si con li fist faire diables.

chesse apparaît éplorée. « Ma mère, lui dit-il, l'univers entier me redoute et me fuit comme un lépreux, comme un fléau... Je suis souillé, j'esuismaudit; une force occulte me possède, m'agite, arme mon bras et le pousse de crime en crime. Une fatalité mystérieuse pèse sur moi depuis que vous m'avez mis sur cette terre... il y a là un horrible secret : parlez! dites-le-moi sur l'heure! » Tremblante, éperdue, sa mère l'écoute et ne lui répond pas... « Parlez, ma mère! parlez, dit-il en lui brandissant le glaive sur sa tête, ou j'abreuve cette épée dans votre cervelle (1)! — Eh bien! répond la duchesse, ce mystère, beau fils, je vais vous le révéler... Sachez donc qu'après avoir épousé le duc votre père, le Seigneur laissa longtemps notre union sans postérité. Vainement j'adressais à Dieu de ferventes oraisons, le suppliant de m'accorder un fils; renouçant enfin à le fatiguer de mes prières inutiles, j'eus le malheur de me tourner vers une autre puissance... je conjurai le démon! et j'osai, s'il exauçait le plus ardent de mes souhaits, lui vouer le fruit qui sortirait de mes entrailles... Ce jour-là... je devins mère... et vous êtes mon fils... Voilà le secret de votre destinée. »

A ces mots, Robert se sent inondé de douleur et de honte; des torrents de larmes s'échappent de ses yeux et coulent sur son beau visage (2). « Hélas! dit-il, il ne me reste plus qu'à vaincre le génie du mal, qui me poursuit, et à tenter de fléchir le courroux du ciel par une vie d'œu-

vres pieuses et de pénitence. Adieu, ma mère! »

Là-dessus il partit, se rendit à Rome, et après une suite d'expiations, d'actes d'humilité, de hauts faits entrepris pour la gloire de Dieu, il finit, selon quelques-uns, par épouser la fille de l'empereur d'Allemagne; mais selon une autre version qui n'est pas moins conforme à l'esprit profond des moralistes du moyen âge, il met le comble à ses sacrifices volontaires en refusant de l'épouser, se fait ermite, et termine son existence par la mort des bienheureux. On le retrouve en effet à ce titre dans le culte de nos aïeux, et Robert le Diable figure sous le nom de saint Robert au martyrologe des croyances populaires de la Normandie.

La science a longtemps cherché quel pouvait être le personnage historique qui fournit à cette légende le héros dont nous venons d'esquisser le portrait; un homme de goût et d'érudition dont s'honore cette province si littéraire, M. Achille Deville, directeur du musée de Rouen, s'est efforcé de prouver d'une manière qui nous semble plausible que le fond qui donna lieu à cette œuvre d'imagination est vrai, et que ce personnage n'est autre que *Robert Courtes-Heus* ou *Courtes-Bottes*, l'un des fils de Guillaume le Conquérant.

Tant que dura la dynastie des ducs de Normandie, la place importante d'Arques fut maintes fois disputée par la bravoure des ducs et par celle de leurs ennemis. En 1204, elle tomba, avec toute la province, au pouvoir de Philippe-Auguste.

Sous la domination des rois de France, Arques déchet progressivement de sa grandeur. Les éléments eux-mêmes venant se conjurer avec les destinées politiques, la mer, qui jadis baignait ses murs et en faisait un port, s'éloigna peu à peu.

Toutefois Arques devait ajouter une dernière page, une page illustre, à son histoire. Après la mort de Henri III, le vœu de la Providence en forçant Henri IV à

(1) Ceste épée tranchante et bele,
Feraie boivre en vo cervelle.

(2) Quant Robert l'ot (l'entendit) si ot grant ire
.....
A grant deul moult et a grant honte
Il en pleure moult tenrement
L'ewe (l'eau) li file espesement
Des ieux tout contre val la fache
Qu'il avoit plus clere que glache.
.....

conquérir son sceptre, lui fournissait l'occasion de déployer les talents et les qualités héroïques qui devaient lui valoir ce baptême d'amour dont le peuple a sacré un bien petit nombre de rois. Paris était au duc de Mayenne; Dieppe avait reconnu le roi, et par ce port il attendait des secours d'Angleterre; le château d'Arques était également en sa puissance. Henri résolut de se porter sur ce point. Le duc de Mayenne s'y rendit de son côté avec des forces supérieures pour le chasser de ce poste important. Une première tentative sur Dieppe fut repoussée avec vigueur et succès par les royalistes. Une seconde attaque dirigée vers le Polet ne fut pas plus heureuse pour la Ligue. Enfin, le 21 septembre 1589, entre le village et le château d'Arques, le hameau de Martin-l'Église et la côte où se trouvait la Maladrerie, une rencontre des deux partis eut lieu. Les forces du roi s'élevaient à sept ou huit mille hommes au plus; Mayenne en avait trente mille. Il s'avancait avec assurance; déjà la duchesse de Montpensier, avec quelques fougueux partisans de la Ligue, avait loué des fenêtres à Saint-Denis pour voir passer le *Béarnais*, que le duc promettait de leur envoyer à pied et les mains garrottées. La bataille s'engage dès le matin, par le brouillard et une pluie fine. A la première charge, le comte d'Auvergne, qui n'avait alors que quatorze ans, se trouvait en avant de l'armée royale; Sagonne, capitaine ligueur, s'avance en lui criant : *Le fouet, le fouet, petit garçon*; et pique droit sur son cheval, qu'il perce de son estoc; mais le *petit garçon* tue le comte d'Auvergne et enfonce son escadron. Peu de temps après, le comte de Belin, autre chef ligueur, est fait prisonnier; on l'amène au roi. Henri le reçoit en l'embrassant; et comme le capitaine s'étonnait de ce que le roi eût affronté les chances du combat avec si peu de soldats : « Belin, lui dit le Béarnais, vous ne les voyez pas tous; car vous n'y comptez pas Dieu et le bon droit qui m'assistent! »

Cependant, à quelques heures de là, une trahison faillit compromettre la fortune du prince. Des lansquenets ligueurs s'approchant du retranchement de la Maladrerie, se présentent en jetaant leurs armes et criant : « Vive le roi! » Les royalistes, trompés par cette ruse, les laissent entrer; alors ils relèvent leurs armes et s'en servent pour égorger ceux qui les avaient accueillis. Mais par bonheur un renfort de braves Dieppois vient se joindre au poste surpris et extermine les traîtres; la bataille se continue sur d'autres points plus rapprochés du village; le canon du château ouvre de larges trouées dans les rangs pressés des ligueurs; le brouillard se dissipe, un soleil radieux paraît... c'était le soleil de la victoire!... Les troupes de Mayenne battaient en retraite, et le chef de la Ligue laissait au roi le champ de bataille, sur lequel on prétend que le soir même il écrivit cette phrase célèbre : « Pends-toi, brave Crillon; nous avons combattu à Arques, et tu n'y étais pas! »

Depuis ces temps glorieux, l'industrie, plus d'une fois ennemie de l'art, sollicita au commencement du dix-huitième siècle et obtint la permission de démolir le vieux palais. A partir de cette époque (c'est-à-dire vers 1753), les mains rapaces de l'intérêt privé ne cessèrent de le dépouiller pierre à pierre. Enfin, en 1836, ses dernières ruines allaient être adjudgées à la bande noire, quand une femme, dont nous oserons citer le nom avec éloge, madame Reiset, veuve d'un receveur général du département, acheta ce qui était resté debout du château d'Arques, pour le soustraire aux atteintes des démolisseurs.

A. VALLET DE VIRVILLE.

Revue Littéraire.

Tableaux d'Histoire universelle, par MM. Leclerc aîné et Leclerc jeune, chez Jules Renouard, libraire, 6, rue de Tournon.

L'étude de l'histoire, telle qu'elle est enseignée, nous semble incomplète : les divisions, nécessaires d'ailleurs, qui y sont introduites, amènent inévitablement un défaut d'unité et de lien dans les connaissances acquises ; mais la difficulté de s'écarter des règles consacrées par un long usage, et l'insuffisance d'ouvrages conçus dans une forme nouvelle, qui pussent servir de guide pour rassembler les notions historiques, arrêtaient ce complément d'instruction. C'est pour remplir cette lacune que MM. Leclerc viennent de publier les *tableaux d'Histoire universelle*. Ces tableaux se divisent en trois parties :

La première comprend l'histoire ancienne, depuis la création du monde jusqu'au partage définitif de l'empire romain ;

La seconde comprend l'histoire du moyen âge jusqu'à la prise de Constantinople,

Et la troisième, l'histoire moderne jusqu'à nos jours.

Des divisions secondaires fixent l'esprit sur les événements généraux dont l'influence s'est étendue à tous les peuples, et qui donnent naissance à autant de périodes autour desquelles viennent se grouper, avec les siècles et les années, les

événements particuliers à chaque nation. C'est ainsi que l'histoire ancienne est partagée en six grandes époques :

- 1° La création ;
- 2° Le déluge ;
- 3° Les Olympiades ;
- 4° Les guerres médiques ;
- 5° La mort d'Alexandre ;
- 6° L'avènement d'Auguste.

L'histoire de chaque peuple est exposée dans une colonne séparée et se distingue par une couleur particulière : une colonne spéciale est réservée aux personnages célèbres qui ont illustré leur siècle, comme poètes, philosophes, orateurs, historiens, savants et artistes.

Ces *tableaux* présentent un résumé chronologique et synchronique de l'histoire universelle : ils servent à compléter et résumer les études faites en détail de cette science ; ils guident dans la lecture des ouvrages historiques plus longs et plus importants auxquels ils servent comme de table des matières. De plus, ces tableaux synoptiques aident à saisir l'ensemble des faits : par exemple, il ne vous sera plus difficile, mesdemoiselles, de suivre les partages successifs qu'a subis le royaume de Clovis échu à ses fils et à ses petits-fils ; les *tableaux d'Histoire universelle* rattachent et comparent les histoires des divers pays nés de ces démembrements ; et, juxtaposant les événements particuliers à l'histoire de chaque état, vous en faciliteront l'étude par les yeux, et aideront en même temps au travail de votre intelligence et de votre mémoire.

AYMAR DE LA PERRIÈRE.

Littérature Étrangère.

THE BEGGAR'S PETITION.

Pity the sorrows of a poor old man,
Whose trembling limbs have borne him to
[your door,

LA PRIÈRE DU PAUVRE.

Ayez pitié d'un pauvre vieillard qui s'est
entraîné sur ses membres tremblants jusqu'à

Whose days are dwindled to the shortest span ;

Oh ! give relief, and heaven will bless your
[store.

These totter'd clothes my poverty bespeak,

These hoary locks proclaim my lengthen'd
[years,

And many a furrow in my grief-worn cheek

Has been the channel to a flood of tears.

Yon house, erected on the rising ground,

With tempting aspect drew me from my road;

For plenty there a residence has found,

And grandeur a magnificent abode.

Hard is the fate of the infirm and poor !

Here, as I craved a morsel of their bread,

A pamp'd menial drove me from the door,

To seek a shelter in an humbler shed.

Oh ! take me to your hospitable dome !

Keen blows the wind, and piercing is the cold !

Short is my passage to the friendly tomb,

For I am poor and miserably old.

Should I reveal the sources of my grief,

If soft humanity e'er touch'd your breast,

Your hands would not withhold the kind relief,

And tears of pity would not be repress.

Heaven sends misfortunes ; why should we

[repine ?

'Tis heaven has brought me to the state you

[see ;

And your condition may be soon like mine,

The child of sorrow and of misery.

A little farm was my paternal lot ;

Then like the lark I sprightly hail'd the morn ;

But ah ! oppression forced me from my cot,

My cattle died, and blighted was my corn.

My daughter, once the comfort of my age,

Lured by a villain from her native home,

Is cast, abandon'd, on the world's wide stage,

And doom'd in scanty poverty to roam.

My tender wife, sweet soother of my care !

Struck with sad anguish at the stern decree,

Fell, ling'ring fell, a victim to despair,

And left the world to wretchedness and me.

Pity the sorrows of a poor old man,

Whose trembling limbs have borne him to

[your door,

Whose days are dwindled to the shortest span ;

Oh ! give relief, and heaven will bless your

[store.

Woss.

vosre porte. Il n'a plus que peu de jours à vivre. Venez à son secours, et le ciel vous bénira.

Ces vêtements en haillons attestent ma pauvreté, ces cheveux blancs proclament le nombre de mes ans, et plus d'une ride creusée sur ma joue a servi de canal à un torrent de larmes.

Voyez là-bas cette maison qui s'élève sur le coteau ; son brillant aspect m'a détourné de ma route ; car c'est le magnifique asile de la richesse et de la grandeur.

Oh ! combien est cruelle la destinée du pauvre infirme ! Quand j'y demandai un morceau de pain, un valet galonné me chassa. J'allai chercher alors un abri sous un toit plus modeste.

Recevez-moi dans votre demeure hospitalière ! Le vent est vif, le froid est piquant, et je n'ai plus que peu de pas à faire pour descendre dans la tombe qui m'appelle, car je suis bien pauvre, bien vieux, bien misérable.

Si je vous disais la source de mes maux, et si l'humanité a jamais fait battre votre cœur, vos mains ne pourraient me refuser la bienfaisante aumône, et vos yeux des larmes de pitié.

Puisque c'est le ciel qui nous envoie les infortunes, pourquoi murmurer ? C'est le ciel qui m'a plongé dans l'état où vous me voyez, et bientôt peut-être vous-même, partageant mon sort, vous deviendrez l'enfant du chagrin et de la misère.

J'avais pour patrimoine une petite ferme ; alors, comme l'alouette matinale, je saluais l'aurore ; mais, hélas ! l'oppression m'a fait sortir de ma chaumière, mes troupeaux sont morts et mes moissons détruites.

Ma fille, autrefois la consolation de ma vie, trompée par un misérable, a quitté le toit paternel. Elle est aujourd'hui pauvre, abandonnée et sans soutien dans le grand désert du monde.

Mon épouse bien-aimée, dont la tendresse allégeait mes jours, accablée par ce coup funeste, languit et tomba victime de son désespoir. Elle m'a laissé seul au monde avec mon malheur.

Ayez pitié de la misère d'un pauvre vieillard qui s'est traîné sur ses membres tremblants jusqu'à votre porte. Il n'a plus que peu de jours à vivre. Venez à son secours, et le ciel vous bénira.

Éducation.

Une Mineure.

I.

« Mon cher tuteur, je viens vous consulter, » dit une jeune fille entrant étourdiement chez M. Lemoine, habitant le troisième étage d'une maison de la rue Richelieu.

— Ma chère pupille, vous faites bien de venir me demander mes conseils; car M. d'Herbingen, votre père et moi, élevés dans le même collège, ne nous sommes quittés que le jour où la mort est venue nous séparer... vous aviez deux ans; votre mère étant morte le jour de votre naissance, vous vous trouviez orpheline, et je peux dire, ma chère Antoinette, que je vous ai servi de père et de mère... avec l'aide de cette bonne Geneviève qui vous a nourrie.

— Aussi je vous aime de tout mon cœur, répondit la jeune fille, serrant dans ses petites mains blanches les mains ridées du vieillard. Mais voici ce dont il s'agit. Ma marraine, madame de Breteuil, m'écrit de Nantes qu'elle veut me faire cadeau pour le 15 janvier 1830, jour de ma fête, d'une parure en perles du prix de 10,000 francs; mais que si j'aime mieux autre chose... de le lui écrire.

— Demandez autre chose, mademoiselle.

— Mais quoi... mon cher tuteur?

— L'argent de cette parure; je ne vois rien de mieux que de l'argent.

De l'argent, de l'argent!... et que voulez-vous que j'en fasse?

— Quelle demande! et qu'on voit bien que vous êtes une jeune fille de quinze ans! L'argent, mademoiselle, on le place sur

hypothèque, ce qui rapporte 5 pour 100, ou bien on achète des rentes sur l'état, ce qui rapporte la même chose: 10,000 francs, placés à 5 pour cent, produisent par an 500 francs, ce qui, accumulé pendant six ans, ferait, à l'époque de votre majorité, 3,000 francs; encore je ne compte pas les intérêts des intérêts. Ces 3,000 francs, ajoutés aux 10,000 francs du capital augmenteraient votre fortune de 650 francs de rente... »

Un éclat de rire interrompit les calculs du tuteur.

« Et quand j'aurai ces 650 francs je serai bien plus heureuse que si je n'avais que les 150,000 francs que je possède... n'est-il pas vrai ?

— Eh bien, soit! vous ne les placerez pas; mais demandez-les toujours; vous les garderez dans votre secrétaire.

— Je ne sais pas ce que c'est que garder de l'argent dans un secrétaire, répondit la jeune fille.

— Vous les tiendrez en réserve, et s'il se présente l'occasion d'obliger une amie...

— Est-ce que mes amies ont jamais besoin d'argent?...

— On fait des aumônes...

— L'argent que vous me donnez pour les pauvres me suffit, et au delà, mon bon tuteur; aussi je vais dire à ma marraine de m'envoyer la parure... Précisément le 15, vous me donnez un bal pour ma fête; et des perles fines, c'est simple, c'est riche, c'est de bon goût, et ça blanchit la peau.

— Si vous n'en vouliez faire qu'à votre tête, pourquoi donc me demander conseil? lui dit M. Lemoine avec un ton de reproche.

— C'était pour la forme: n'êtes-vous pas mon tuteur, et ne dois-je pas tout vous dire? répondit-elle en lui faisant une gracieuse révérence.

— Songez qu'il est bon de garder de l'argent à sa disposition... qu'on peut en avoir besoin... répéta monsieur Lemoine, reconduisant la jeune fille.

— Bah! est-ce qu'on a jamais besoin

d'argent?» répondit l'heureuse et riche héritière en glissant si légèrement sur l'escalier qui descendait chez elle, qu'on aurait dit que ses petits pieds ne touchaient pas les marches.

II.

Le 15 au matin, le conducteur de la diligence de Nantes remit à M. Lemoine un paquet contenant une boîte en maroquin rouge renfermant une belle parure en perles fines.

« Quelle folie ! se prit-il à dire ; folie des deux côtés : folie de la marraine d'envoyer un tel présent, folie de la filleule de n'en avoir pas préféré la valeur... Enfin, allons lui porter ce présent ; puis après je préparerai mes quittances de loyer... C'est aujourd'hui le 15... Ah ! et ce bal, que je donne ce soir... Il faut aussi que j'y jette mon coup d'œil... Ce n'est pas une petite affaire d'être le tuteur d'une jeune fille : si c'était un garçon, ce serait bien plus commode... D'abord il serait encore au collège, et ne demanderait pas des parures en perles fines... » Tout en se parlant ainsi à lui-même, M. Lemoine était arrivé dans le salon, où, bien qu'il fût de très-bonne heure, Antoinette, déjà levée, répétait sur son piano les contredanses qu'elle devait jouer le soir.

À la vue de la boîte qu'il tenait à la main, la jeune fille ne fit qu'un bond du piano jusqu'à son tuteur.

« Ma parure ! s'écria-t-elle, la voilà donc arrivée !... Ma marraine m'a tenu parole ; vivent les marraines !... »

Alors, ouvrant l'écrin, elle étala chaque bijou sur une table. « Voyons mon collier, dit-elle en l'essayant devant une glace. Deux rangs de perles... le fermoir en diamants ; et les boucles d'oreilles... comme c'est bien travaillé ! et la Sévigné avec des diamants mêlés aux perles... et le bracelet... Oh ! je suis folle des bracelets !

— Votre marraine disait 10,000 francs,

fit observer le tuteur ; savez-vous que cette parure en vaut au moins 15 ?

— Qu'est-ce que cela me fait, mon tuteur ? elle n'en est ni plus ni moins jolie pour cela.

— Quinze mille francs à 5 pour cent font...

— Sept cent cinquante francs de rente, dit Antoinette... Vous voyez, mon cher tuteur, que je calcule bien, et que toutes vos leçons ne sont pas perdues.

— Oui, mais cependant mes conseils...

— Grâce, grâce ! mon bon ami ; parlons d'autre chose. Savez-vous pourquoi monsieur Dumoulin ne veut pas venir à mon bal de ce soir, et ne veut pas même y laisser venir sa fille, ma chère, ma seule amie, ma bonne Clarisse ?

— Certainement, je le sais, ma pupille.

— Oh ! dites vite.

— Voici. Monsieur Dumoulin, dont les magasins de soieries sont très-vastes, occupe tout le premier de cette maison, qui vous appartient en propre et fait partie de l'héritage de votre mère.

— Je sais cela, mon tuteur... passons.

— Il paye 10,000 francs de loyer.

— Je le sais encore, mon tuteur.

— Quand je dis : Il paye, je veux dire, ma chère pupille, il ne paye pas ; car il doit une année.

— Après... qu'est-ce que cela me fait, qu'il paye ou qu'il ne paye pas ? ce n'est pas une raison pour ne pas venir au bal, puisque je l'invite, et surtout pour empêcher Clarisse d'y venir... Car j'espère, mon cher tuteur, que vous ne lui dites pas un mot de ce loyer, que vous ne le tourmentez pas ?...

— Au contraire, ma chère demoiselle, je le tourmente tous les jours.

— C'est très-mal, monsieur Lemoine, répliqua vivement la jeune fille ; je ne le veux pas, je ne veux même pas qu'il paye son loyer... La maison est à moi, elle m'appartient, je suis la maîtresse, je l'espère...

— Petit moment, petit moment, chère et folle pupille : jusqu'à votre majorité

vous n'êtes la maîtresse de rien... Et pour les 3 millions que vous a laissés votre père, et dont je suis le dépositaire, cela est heureux... Si on vous laissait faire, vous auriez bientôt donné votre fortune.

— Oh ! avant que j'aie donné 3 millions...

— Que j'espère vous rendre considérablement augmentés, ma chère enfant !... Mais enfin, ce n'est pas là la question. A votre majorité, je serai obligé de vous rendre des comptes... Je ne suis pas plus maître que vous de donner, car les sommes qui manqueraient, je serais obligé de les mettre de ma poche.

— Je vous en dispenserais, mon cher tuteur.

— Vous, oui ! mais si vous vous mariez, votre mari ne m'en dispensera pas, lui...

— Quoi ! je n'ai pas le droit de prendre dans ma caisse 10,000 francs pour les jeter par la fenêtre, si je le veux !

— Non, mon enfant... Mais ce sont des choses que vous ne pouvez comprendre... Ne parlons donc pas d'affaires... riez... chantez... dansez... amusez-vous... tâchez d'être un peu économe, si c'est possible ; car je ne puis répondre des sommes que vous dépenseriez mal à propos, et que je n'aurais pu vous empêcher de dépenser. Si à midi votre locataire n'a pas payé l'année qu'il doit, je lui signifierai en bonne forme son congé... C'est triste... mais j'y suis obligé... La loi est là !...

— La loi !... la loi !... dit tristement Antoinette ; vous me gênez tout mon bal de ce soir... Ma pauvre Clarisse !... Aussi, monsieur Dumoulin aurait bien pu s'arranger de manière à payer son loyer...

— Vous voyez, petite folle, lui dit son tuteur, que si vous aviez demandé l'argent du cadeau à la place du cadeau lui-même, vous auriez pu obliger votre amie.

— Cette observation est bien cruelle, monsieur, dit Antoinette d'un ton piqué ; d'autant plus cruelle que je ne suis pas seule punie. Enfin, je vais tâcher de réparer ma faute. » En disant ces mots, les yeux

pleins de larmes, la jeune fille sortit du salon en emportant son écrin.

III.

Antoinette réfléchissait pour la première fois de sa vie ; le malheur de son amie semblait avoir mûri sa raison... tout à coup une idée sembla lui sourire ; elle passa dans l'antichambre où se tenait sa nourrice Geneviève.

« Nounou, lui dit-elle d'une voix caressante, veux-tu m'accompagner ?

— Oui, chère enfant.

— Alors, donne-moi mon chapeau et ma pelisse ; nous allons chez mon bijoutier. »

Sans faire aucune observation, la nourrice obéit à sa jeune maîtresse.

Il faisait un froid excessif, mais Antoinette n'avait pas l'air de s'en apercevoir ; elle franchit avec la légèreté de son âge la distance qui sépare la rue Richelieu du boulevard des Italiens.

« Monsieur, dit Antoinette en entrant dans le magasin et tirant de son manchon l'écrin de perles fines, vous achetez des bijoux... n'est-ce pas ?...

— Oui, mademoiselle, répondit le bijoutier en lui présentant une chaise.

— Voulez-vous m'acheter ceux-ci ? Et l'écrin passa de ses mains dans les mains du bijoutier.

— C'est une fort jolie parure, dit-il.

— Combien vaut-elle ? demanda Antoinette.

— De 12 à 15,000 francs, au premier aperçu ; mais il me faudrait mieux l'examiner pour l'estimer au juste.

— Enfin vous en donneriez bien 10,000 francs, n'est-ce pas ?

— Certes, oui, et je ferais une bonne affaire, mademoiselle.

— Eh bien, donnez-les-moi, et gardez cet écrin.

— Il y a, mademoiselle, une petite difficulté, dit le bijoutier en souriant.

— Laquelle ?

— C'est que mademoiselle est trop jeune pour vendre une parure de ce prix, et que je serais répréhensible de la lui acheter.

— Mais, monsieur, cette parure est à moi, dit Antoinette piquée.

— Je ne le mets pas en doute, mademoiselle.

— Mais si elle est à moi, j'ai le droit de la vendre...

— Mademoiselle n'est pas majeure.

— Hélas ! je n'ai que quinze ans, monsieur.

— Mademoiselle a un père ou une mère ?

— Hélas ! non, monsieur.

— Alors, un tuteur ?

— Pour cela, oui.

— Eh bien, mademoiselle, venez avec votre tuteur, alors j'achète et je paye comptant votre parure.

— C'en est que cela ? dit Antoinette, je vais vous l'amener : je ne voulais pas d'abord lui parler de cette affaire ; mais puisque je ne peux vendre sans son autorisation...

— Pourquoi veux-tu vendre ces bijoux-là, petite ? ils sont cependant tout neufs, et tu ne les as pas encore mis, dit la nourrice en sortant du magasin et reprenant le chemin de la maison.

— Parce que, répondit sèchement Antoinette, qui ne voulait mettre personne dans la confiance du malheur de son amie.

— C'est différent, reprit Geneviève.

— Mon Dieu ! que de temps perdu, et midi bientôt ! s'écria la jeune fille avec impatience. »

IV.

En rentrant, Antoinette demanda M. Lemoine ; il était dans son cabinet, occupé à rédiger le congé de monsieur Dumoulin.

« Mon cher tuteur !... dit-elle en s'asseyant près de lui.

— Petit moment, petit moment, ma chère pupille, répondit-il sans cesser d'é-

crire ; il faut que cela soit remis avant midi.

— Vous avez le temps, et je n'ai qu'un mot à vous dire.

— Dites.

— Je me repens de ne pas vous avoir écouté, mon cher monsieur Lemoine, de n'avoir pas demandé à ma marraine l'argent du cadeau, au lieu du cadeau, comme vous disiez si bien.

— C'est un peu tard vous repentir, mon enfant.

— Il n'est jamais trop tard, mon cher tuteur... Si vous le voulez, du moins.

— Après ?

— Pour avoir l'argent de ce cadeau, il ne s'agit que de le vendre, n'est-ce pas ?

— Après ? répéta le tuteur.

— Eh bien, venez avec moi chez un bijoutier, nous vendrons cet écriin.

— Et vous m'en remettrez le montant, que je placerai, dit le tuteur.

— Non, je garderai l'argent pour le dépenser à ma guise.

— Allons donc ! comme si on pouvait laisser dans les mains d'une mineure une somme aussi forte !

— Une mineure ! une mineure ! dit Antoinette avec désespoir, une mineure ne peut donc ni vendre ni acheter ?

— Non, mon enfant ; car elle ne trouvera personne qui veuille lui acheter ou lui vendre.

— Elle peut donner, du moins ?

— Oui, ce qu'elle a.

— Allons, tout n'est pas désespéré, » se dit la jeune fille ; et elle sortit en courant du cabinet de monsieur Lemoine.

V.

Antoinette descendit au premier étage, où étaient situés les magasin du marchand de soierie.

Mais Clarisse n'y était pas. « Sortie depuis le matin pour affaire, lui dit la femme de

chambre, mademoiselle ne tardera pas probablement à rentrer. »

Antoinette s'assit, triste, soucieuse, et l'attendit. Bien que moins âgée de quatre ans que Clarisse, l'amitié la plus étroite liait ces deux jeunes filles, à ce point que lorsque Clarisse sortit de pension pour tenir la maison de son père, qui était veuf depuis peu de temps, Antoinette obtint de son tuteur de sortir aussi, et de continuer ses études chez elle, à l'aide d'une institutrice. Clarisse rentra bientôt.

« J'ai à te parler, lui dit Antoinette, viens ! Elle l'entraîna dans sa chambre, ferma les verroux, et avec l'air du plus profond mystère, lui dit :

— Clarisse, j'ai un secret à t'apprendre ; ton père me doit 10,000 francs.

— Hélas ! je le sais, ma bonne amie, répondit tristement Clarisse, et si je suis sortie si matin, c'est que je viens de chez un ami de ma pauvre mère pour lui demander de venir à notre secours... mais au jour du malheur il n'y a plus d'amis...

— Tu es une ingrate, reprit Antoinette ; car tu sais que je ne suis pas la maîtresse, bien que la maison m'appartienne, de te donner quittance de ce que tu me dois ; et cependant, si tu ne payes pas, on te signifie ton congé aujourd'hui à midi ; il est onze heures... mon Dieu ! et nous allons être séparées... Ne t'afflige pas, Clarisse... tu comprends bien que si je te dis tout ça, c'est que j'ai un moyen de tout arranger. »

Clarisse secoua la tête d'un air de doute.

« Écoute. Toute petite, tu te rappelles que nous échangeons souvent ensemble nos joujoux, nos éternelles, et toujours, je me le rappelle, tes cadeaux étaient plus beaux que les miens ; cela n'était pas étonnant : tu avais une mère ; moi, je n'en avais pas... J'acceptais de toi une grande poupée, lorsque je t'en donnais une petite ; je n'y mettais pas la moindre fierté... Aujourd'hui il faut que tu fasses de même... Tu as là un collier qui me plaît extrêmement, ajouta Antoinette, cares-

sant un petit collier d'or, très-simple, que Clarisse portait à son cou... J'en ai envie... veux-tu l'échanger avec moi contre ces perles?... Dis, veux-tu ? »

Clarisse prit l'écrin de cet air de condescendance qu'on a pour le caprice d'un enfant ; elle l'ouvrit ; et à peine eut-elle jeté les yeux dans l'intérieur, qu'elle s'écria :

« Mais, tu es folle, Antoinette, c'est une parure d'un grand prix.

— Elle ne vaut que 10,000 francs, dit Antoinette. Et sans laisser le temps à Clarisse de placer un mot, elle reprit vivement : Tu la vendras, et tu payeras monsieur Le-moine.

— Chère et bonne amie ! dit Clarisse pleurant et l'embrassant avec tendresse ; puis elle la repoussa doucement et ajouta... Tu es trop jeune pour faire de pareils cadeaux, et moi, je suis trop âgée pour les recevoir... Ton amitié, chère petite, me console de tous mes chagrins... et ils sont cependant bien cruels, puisqu'ils sont ceux de mon père !... Laisse-moi... J'ai autre chose à faire qu'à m'attendrir... et puis, c'est un crime de t'attrister par le spectacle de ma douleur... Aime-moi... aime-moi toujours... ton amitié est aujourd'hui toute ma richesse.

— Ainsi, tu me refuses ! dit Antoinette humiliée.

— Ne m'en veux pas... Lorsque tu auras mon âge, tu comprendras mon refus.

— J'espère que non, reprit Antoinette ouvrant froidement la porte ; puis elle ajouta : Adieu, mademoiselle ; je vous croyais mon amie, je me suis trompée... vous ne m'aimez pas... vous ne m'avez jamais aimée...

— Peux-tu douter de mon cœur ? s'écria Clarisse désespérée ; parce que je te refuse?... mais à ma place, tu en ferais autant.

— A ta place, j'aurais accepté ton écrin, répondit Antoinette en colère. Voilà comme on se conduit quand on a du cœur... Mais vous ne m'aimez pas assez, vous, mademoi-

selle, pour agir ainsi... Ah ! c'est qu'il faut bien aimer les gens, allez, pour recevoir leur argent, leurs bijoux... ce qu'ils ont de plus précieux... Que je suis malheureuse ! je ne peux ni vendre ni acheter, je ne peux que donner, et on ne veut pas de mes dons ! c'est affreux !...

— Tu es un ange ! » dit Clarisse sanglotant et embrassant Antoinette, qui s'en défendait et s'échappa de ses bras pour remonter chez elle en courant.

Réellement fâchée contre Clarisse, dont elle ne concevait pas la délicate fierté, Antoinette essaya, pour penser à autre chose, de s'occuper de la fête ; mais bien qu'elle se répétait tout le reste du jour : « Clarisse est une ingrate, une méchante, je veux l'oublier, » elle y pensait continuellement. Le soir vint et l'heure de la toilette ; alors, je n'oserais affirmer que Clarisse ne fut pas un moment oubliée.

VI.

La plus riche société de Paris venait de se réunir dans les salons de M. Lemoine.

Antoinette était brillante de parure et de fraîcheur ; son collier de perles fines se mêlait coquettement au satin de sa peau ; des nuages cependant glissaient de temps en temps sur son front et obscurcissaient ses yeux ; elle boudait visiblement son tuteur, et ne pardonnait pas à son amie d'avoir refusé l'échange de riches bijoux contre un petit collier d'or. Mais au moment où le bal était le plus animé, vers minuit, la jeune fille eut comme un remords en pensant à cette pauvre Clarisse, triste et solitaire dans sa chambre, et ne pouvant dormir au bruit que l'on faisait au-dessus de sa tête. A cette idée, elle ne put résister au désir d'aller la voir, l'embrasser, l'assurer qu'elle ne lui en voulait pas de son refus... et la voilà qui sort furtivement de la salle du bal, s'élance sur l'escalier, descend, sonne au premier...

« Toi, à cette heure ! s'écrie Clarisse, venant elle-même ouvrir.

— Oui, je ne pouvais m'amuser te sa-

chant dans la peine, répondit-elle se jetant dans les bras de son amie. As-tu vu ton père ? ajouta-t-elle ; penses-tu qu'il pourra payer demain M. Lemoine ?... Mon Dieu ! si tu allais quitter cette maison !... mon Dieu ! à quoi cela sert-il d'avoir des maisons, si ce n'est pas pour y loger ses amies ? »

Tout en parlant et se tenant embrassées, les deux jeunes filles, après avoir refermé la porte sur elles, étaient entrées dans l'appartement.

« Je suis plus à plaindre que tu ne le penses, Antoinette, lui dit Clarisse en pleurant, mon pauvre père est au désespoir... Il a 20,000 francs à payer demain.

— 20,000 francs... rien que cela ? interrompit Antoinette.

— Pas même vingt, reprit Clarisse : il en a cinq en portefeuille, quinze lui suffiraient à mon pauvre père... Il est aussi accablé, aussi anéanti qu'un homme ruiné... Ruiné !... Il l'est peut-être ! car le crédit fait presque toute la fortune d'un marchand... Mon père s'est retiré dans sa chambre, il va écrire toute la nuit, m'a-t-il dit. Pour n'être pas dérangé, il m'a chargée de l'enfermer et de porter la clef de sa chambre à ton tuteur, à M. Lemoine, afin que demain de bon matin il vienne lui parler... il dit que c'est convenu entre eux.

— C'est singulier !... reprit Antoinette ; mais je voudrais bien voir ton père.

— Pourquoi ?

— J'ai idée qu'il ne refuserait pas, comme tu l'as fait, l'offre de ce dont je peux disposer... Conduis-moi près de lui.

— C'est bien inutile, répondit Clarisse. Cependant, viens ! »

Et les deux amies s'avancèrent vers la chambre de M. Dumoulin, évitant de faire le moindre bruit, dans le cas où il dormirait. Clarisse introduisit avec précaution la clef dans la serrure, ouvrit doucement, et les deux jeunes filles entrèrent.

M. Dumoulin debout tournait le dos à la porte ; il n'entendit rien, et continuait tranquillement son occupation, lorsque

Antoinette, jetant par hasard les yeux sur une glace, le voit charger un pistolet, s'élancer, lui arrache l'arme des mains et s'écrie :

« Ah ! monsieur ! qu'alliez-vous faire ? »

— Mon père ! mon père ! dit Clarisse, qui était tombée à genoux, tendant les bras vers lui, vous ne pensiez donc pas à votre enfant ?

— J'avais donné ordre qu'on ne vint pas me déranger, répondit M. Dumoulin, ayant réussi à faire succéder un air de sévérité au saisissement que lui avait causé la vue des deux jeunes filles.

— Monsieur !... monsieur !... s'écria Antoinette joignant les mains, je vous demande une heure, une seule heure ; vous aurez l'argent qui vous manque... Il ne viendra pas de moi, je ne suis pas majeure, je ne puis rien donner, et de moi on ne peut rien recevoir ; mais je vous demande une heure. Clarisse, ajouta-t-elle relevant son amie et la jetant dans les bras de M. Dumoulin, ne quitte pas ton père et attends moi ! »

Antoinette sortit de chez M. Dumoulin, et arriva en courant jusque dans le salon, où elle trouva tout le monde inquiet de son absence. Son trouble, sa pâleur, la firent aussitôt entourer.

« Messieurs, mesdames... mesdemoiselles, dit-elle quand elle eut raffermi sa voix, nous sommes tous à rire, à nous amuser... tandis qu'à deux pas de nous... une famille est sous le coup du plus affreux désespoir... Un peu d'argent peut la sauver du déshonneur, de la mort... Messieurs, mesdames, mesdemoiselles... que ma voix ne vous implore pas en vain... Oh ! si j'étais majeure, je n'aurais besoin de personne !... »

Et détachant son collier, ses bracelets, ses boucles d'oreilles, elle les jeta dans le premier chapeau d'homme qu'elle put trouver ; puis, ce chapeau à la main, elle s'avança vers monsieur Lemoine.

« Mon tuteur, votre bourse s'il vous plaît. Bien ! dit-elle, le voyant obéir. — Monsieur, ajouta-t-elle en se tournant vers un

noble vieillard et lui faisant une humble révérence, une famille vous bénira, et Dieu vous bénira à son tour. » Une seconde bourse fut jetée dans le chapeau.

Enhardi par ce succès, Antoinette continua sa quête. Qu'elle était belle, dépouillée de sa parure, timide et audacieuse à la fois, rouge, les yeux pleins de larmes et le sourire sur les lèvres ! Tous les hommes avaient donné plus ou moins, suivant leur fortune. Restaient les femmes : une nouvelle mariée détacha un de ses bracelets ; cet exemple fut aussitôt suivi : chaque femme se priva d'un bijou, et le laissa successivement tomber dans le chapeau. A chaque offrande le visage de la jeune fille devenait radieux de bonheur. Le chapeau presque plein, elle se disposait à emporter son trésor, lorsque le frère de son tuteur, riche joaillier, la retint par le bras.

« Prenez l'argent, mon enfant, lui dit-il, et donnez-moi les bijoux ; je les paye ce qu'ils valent, ajouta-t-il en tirant un portefeuille de sa poche, et comptant vingt billets de mille francs, qu'il remit à Antoinette.

La jeune fille était extrêmement émue, les dons avaient surpassé ses espérances. Elle allait sortir du salon, lorsque se retournant elle dit d'une voix tremblante :

« J'ai une dernière grâce à vous demander, messieurs, mesdames, mesdemoiselles ; c'est de vouloir bien ne pas oublier que, dans six ans à pareil jour, vous êtes invités au bal de ma majorité. »

Puis, donnant à l'orchestre le signal de continuer le quadrille interrompu, elle s'élança hors du salon et courut jusqu'au cabinet de M. Dumoulin.

Le négociant était assis dans son fauteuil ; à genoux devant lui, Clarisse pleurait sur les mains de son père, qu'elle serrait dans les siennes ; tous deux étaient si accablés par leur douleur, que l'entrée d'Antoinette ne les en avait point détournés.

« Tenez ! leur dit la jeune fille à voix basse ; ceux qui vous prêtent cette somme

ne sont pas connus de vous et ne vous connaissent pas. »

Puis, ayant déposé l'argent et les billets de banque auprès de monsieur Dumoulin, elle sortit si vite, que le pauvre négociant crut avoir fait un rêve en apercevant la somme qui l'arrachait au déshonneur et le mettait à même d'attendre la rentrée de ses fonds.

En effet, deux mois étaient à peine écoulés, que, d'après les renseignements donnés par M. Lemoine, à qui M. Dumoulin avait tout confié, chaque personne présente au bal recevait mystérieusement à son adresse l'argent, les bijoux qu'elle avait donnés à Antoinette, et le même jour une forte somme fut trouvée dans le tronc des pauvres de l'église Saint-Roch.

Antoinette avait appris à connaître le prix de l'argent, et attendait avec impatience le bal de sa majorité.

M^{me} EUGÉNIE FOA.

La Veuve d'un Dey.

Une de mes amies allait quitter Alger ; jeune et belle, dans une position brillante, elle aurait dû jouir de toutes les distractions qu'offre le pays ; mais le temps s'était passé pour elle bien tristement, dans une chambre sans lumière, car le soleil ardent de l'Afrique l'avait presque aveuglée. L'hiver avait apporté quelque amélioration à son état ; cependant sa guérison ne pouvait être complète qu'en France ; et au moment d'y rentrer, elle regrettait vivement de n'avoir rien vu qui pût lui rappeler le pays qu'elle quittait.

L'histoire arabe, comme celle de tous les peuples, s'est surtout conservée par les traditions religieuses ; il y aurait des études curieuses à faire sur chaque mosquée, presque toutes servant de tombeau à quel-

que marabout, comme les églises catholiques sont dédiées à un saint. Il s'y rattache toujours quelque légende, vraie ou fausse, sombre ou merveilleuse, empreinte de cette imagination arabe qui a rendu les *Mille et une Nuits* l'un des livres les plus populaires du monde. Pour connaître les mœurs, les usages de ce peuple, il faut interroger les imans, et je proposai à ma compagne de visiter les mosquées d'Alger et des environs.

L'une des plus jolies et des plus en renom est celle de Sidi Abd-el-Rakhman, en dehors de la porte Bab-el-Oued, en montant par le chemin pierreux qui longe la Casbah. Plus petite que celles de l'intérieur de la ville, elle est précédée d'un jardin funèbre, où les descendants du marabout sont enterrés autour d'un arbre creux que les croyants arrosent soigneusement, et dans le creux duquel ils déposent des linges qui doivent ensuite les guérir de toutes les maladies.

Laissant nos souliers au milieu d'un vestibule recouvert de nattes, nous pénétrâmes dans l'intérieur de la mosquée, dont le pavé de marbre était caché par un riche tapis, sur lequel se tenaient accroupis une vingtaine de maures, car c'était l'heure de la prière. Tout en roulant leur chapelet dans leurs doigts, ils psalmodiaient des litanies qui ressemblent presque aux nôtres, et se prosternaient la face contre terre vers la niche vide qui correspond à la Mecque, et dans laquelle, selon eux, la prière fait descendre Mahomet ; puis, ils se relevaient simultanément, et recommençaient leur chant monotone, auquel se mêlait le bruit de la source qui alimente la piscine des ablutions.

De quelque manière, dans quelque langue qu'on adore Dieu, la dévotion fervente inspire toujours le recueillement, car nous qui n'étions venues que par curiosité, nous nous sentions émues et prêtes à prier aussi le même Dieu... mais pour lui demander d'éclairer ceux qui ne l'adorent pas en esprit

et en vérité, et auxquels il ne manque que d'être dirigés vers la lumière.

Des œufs d'autruche enfilés à des cordons de passementerie, et des petits étendards, entouraient les parois du dôme, à la clef duquel était suspendu un lustre de cristal d'Italie. Partout se trouvaient les symboles du mahométisme : la main levée et le croissant. Vers le milieu de l'édifice, le tombeau du marabout s'élevait, recouvert d'un cénotaphe en bois sculpté, protégé par une grille dorée, et de grands drapeaux, pris autrefois sur l'ennemi, l'ombrageaient aux quatre coins.

Pendant notre examen, les Maures s'étaient retirés en silence, et nous allions en faire autant, quand un colloque animé nous retint. C'était le moufti qui faisait de dures réprimandes à une pauvre femme penchée sur un tombeau de pierre, au-dessous de l'unique fenêtre. « Oses-tu bien te présenter en ce lieu ? lui disait-il. Crois-tu que ton Seigneur ne t'a pas maudite, toi et ton fils, qui ne rougit pas de servir des infidèles ?... Hors d'ici, ou je te chasse. »

« Ia Sidi ! ma cha Allah ! (Seigneur ! que Dieu m'en garde !) répondit-elle. Tu sais que si j'entre ici à toute heure, j'en ai acheté le droit ! mon maître y repose, et si tu m'insultes, ces Français que tu hais me protégeront, car ils savent qui je suis... ce que tu ne devrais pas oublier ! »

Le moufti s'éloigna en grommelant. Quelques mots arabes nous mirent vite dans les bonnes grâces de la Mauresque. Elle paraissait avoir plus de soixante ans, tant elle était courbée et flétrie ; sa peau collait sur ses os, et cependant sa tête avait des mouvements pleins de dignité ; l'on voyait qu'elle avait été belle. Voici ce qu'elle nous raconta :

« Au Beïram prochain, il y aura trente ans, j'étais une joyeuse enfant de douze ans ; ma peau était blanche et douce comme le satin ; mes yeux étaient si beaux que pour les agrandir je n'avais pas besoin de tracer la ligne noire au bord de mes pau-

pières ; mes sourcils se croisaient d'eux-mêmes, et mes cheveux noirs me faisaient un manteau quand ils ondulaient sous la main de ma mère, qui les teignait de henné. J'étais belle enfin, si belle, qu'il n'était bruit parmi les femmes, qui seules me voyaient, que de la perle de Hassan-ben-Ommar.

Personne ne me le disait, si ce n'est mon petit miroir de Venise, et je vivais heureuse dans cette maison que vous voyez d'ici, là-bas, dans la ville.

Ma mère m'avait appris à broder d'or les vestes de mon père, et le plus habile juif du bazar n'égalait pas mon adresse ; les esclaves m'apportaient de la campagne des sacs pleins de roses, dont je faisais des pastilles et des confitures, ou bien j'enfilais les fleurs du jasmin pour en former des grappes et en orner mes cheveux ; les plantes de la terrasse, c'était moi qui les soignais, les abritant du soleil ou du vent de mer ; mes pigeons volaient vers moi dès que je paraissais ; mais les heures les plus heureuses étaient celles que je passais appuyée sur ma fenêtre barrée de fer, suivant des yeux les nuages dans le ciel bleu, et les oiseaux blancs qui se balançaient au-dessus des vagues, semblables à des marguerites sur les prairies. Tantôt c'était un navire qui surgissait à l'horizon, vers le soir, quand le ciel était rouge et que le soleil se baignait dans une mer de feu ; tantôt une barque passait rapide, portant des pêcheurs qui venaient attacher leurs filets aux rochers sur lesquels se trouvait bâtie notre maison ; ils entendaient mes chants lorsque je frappais en cadence sur ma cruche recouverte de parchemin ; ils cherchaient d'où pouvait venir cette voix ; mais je me tenais bien cachée, et je riais de leur curiosité. Je ne demandais rien au delà ; jamais les bruits du dehors ne m'avaient effrayée, et je ne descendais dans la cour intérieure que lorsque mon père, chef des janissaires, arrivait de ses expéditions lointaines. Lui plaire était mon seul désir, et j'étais toujours la pre-

mière à lui baiser les mains. Mon père était mon unique passion, mon univers !

Un soir, ma mère entra dans ma chambre, et me dit de m'habiller. Je mis ma plus belle chemise de mousseline brodée d'or, ma plus belle veste de brocart, j'attachai la fota (1) autour de mon corps, et je suivis ma mère dans la grande salle où toute la famille était rassemblée.

Sur la table, au milieu des rafraîchissements de toute espèce, était posée une grande corbeille ouverte; on y voyait de riches étoffes tissées d'or et d'argent, des fleurs de diamants, qui tremblaient comme des gouttes de rosée, des émeraudes, des rubis, et au milieu de tout cela, le bonnet des matrones, la sarma d'or, que j'avais trouvée si lourde un jour, en essayant celle de ma mère. Un nuage passa devant mes yeux, je compris qu'il fallait devenir épouse, dire adieu à la maison paternelle, et je tombai presque sans connaissance aux pieds de mon père. Il parut attendri; mais son front rayonnait, et il m'annonça que les envoyés de mon seigneur m'attendaient. On cacha donc mes cheveux sous un mouchoir de soie noire, qu'on couvrit de bijoux, et l'on m'enveloppa du haik qui laissait à peine voir mes yeux. Une litière était devant la porte, et des nègres vigoureux m'eurent bientôt transportée au centre de la ville.

L'habitation de mon père n'était rien auprès de celle où j'entrais : la cour, pavée de marbre blanc, était entourée de colonnes torses dorées; partout des janissaires se prosternaient sur mon passage; tandis que je montais l'escalier, recouvert de tapis et embaumé des fleurs les plus rares, la musique nègre retentit, mêlée à la voix stridente des femmes qui me regardaient du haut de la terrasse. Les galeries étaient sculptées à jour comme la chasse d'un marabout. Des esclaves m'introduisirent dans une salle toute resplendissante de lumières et de glaces;

le plafond en bois peint représentait en relief des fleurs et des fruits qu'on aurait voulu cueillir; au fond, sur une estrade, dans un fauteuil élevé, était assis un guerrier au visage noble et sévère, et mon cœur bondit d'orgueil lorsqu'au croissant de diamants qui ornait son turban, je reconnus le dey Achmet.

L'imam de la grande mosquée se tenait debout près de lui; il descendit les marches de l'estrade, prit la sarma des mains d'un esclave, me la posa sur la tête, et versa dans le creux de mes deux mains de l'eau de fleurs d'oranger que je portai aux lèvres de mon seigneur, qui la but avec avidité. Tremblante, immobile, j'attendais qu'il levât mon voile, car je pouvais lui déplaire, il pouvait me répudier... mais son admiration me rassura. Alors il me fit asseoir à côté de lui, dans son fauteuil; les grands officiers du palais vinrent tour à tour lui baiser les pieds, puis ils s'éloignèrent. Dès que nous fûmes seuls, mon seigneur ouvrit une petite porte cachée par les draperies, et nous nous trouvâmes sur la terrasse. La ville brillait de mille feux, le coup de canon du Beiram venait de partir, et chaque minaret se trouvait illuminé; les navires dans le port paraissaient comme entourés de phosphore; tout était calme et beau sous nos regards... j'avais le vertige, il me semblait que j'allais être précipitée dans l'abîme... Après un moment de silence, mon seigneur me dit : « Nedjômah, tout cela est à toi; commande en souveraine, tu seras obéie... je t'aime ! »

Oh ! je l'aimais déjà ! Mon père, qui lui était dévoué à la vie et à la mort, nous l'avait peint brave, généreux... et je me sentais heureuse et fière d'être sa femme.

Dire la félicité dont j'ai joui pendant deux ans est impossible, car je l'aimais à genoux; lui obéir était ma loi. Il m'eût dit : va-t'en ! et je serais partie; jette-toi dans la citerne ! et je m'y serais précipitée; et lui, qui faisait courber toutes les têtes, courbait sa tête devant moi, me consultait sur

(1) Espèce d'écharpe rayée en travers.

les affaires les plus graves, et toujours, disait-il, l'ignorante jeune fille l'avait mieux inspiré que ses vieux ministres.

Achmet me quittait souvent pour combattre les tribus rebelles; mais quand il eut l'espoir d'avoir un héritier, il ne voulut pas me laisser à la portée d'un coup de main; et, dans une seule nuit, sans que personne en fût prévenu, les janissaires transportèrent à la casbah les meubles, les armes, les trésors.

Par les soins de mon époux, une des mesures de cette forteresse était devenue une véritable oasis. Dans la ville, j'avais pour seule promenade la terrasse qui, brûlée tout le jour par les feux du soleil, était chaude, même le soir, tandis que là-haut, je n'avais qu'à sortir de ma chambre, à midi, pour respirer sous les orangers, les grenadiers et les citronniers, portant à la fois des fleurs et des fruits, et protégeant de leur ombre des rhododendrons et d'autres fleurs odorantes. Les oiseaux gazouillaient à ma fenêtre, dans les jasmins et les rosiers de toute espèce qui montaient en espaliers jusqu'au faite de la maison. Au fond du jardin était une salle de verdure ornée d'une table, de bancs de marbre et de vases d'albâtre; au milieu, un jet d'eau retombait dans un bassin couvert de nénuphars. Sans craindre les petits serpents inoffensifs qui montraient leur tête à fleur d'eau, je venais y tremper mes pieds, et baigner mon enfant; car, je ne vous l'ai pas dit, le vœu du dey se trouvait accompli, un fils lui était né. Je crus qu'il deviendrait fou de joie lorsque ma négresse l'amena près de mon lit, aussi grand qu'une de vos chambres carrées. Ce lit avait aux quatre coins des palmiers dorés d'où s'élançaient des paons et des oiseaux de paradis au plumage orné de pierreries, aux yeux de diamants; du baldaquin retombaient des courtines de brocart bleu et or, une courtépointe pareille à franges d'or; et à côté de moi, mon fils, aux langes de velours, au bonnet recouvert de mille sequins! La joie du dey était si grande que chacun

s'en ressentit; les Juifs même furent moins maltraités, la hache du chaouch se reposa... il semblait à mon époux que tout le monde devait être heureux.

Je suspendais le berceau de mon enfant aux bananiers, dont il mâchait déjà les rameaux, et je lui chantais de douces chansons, m'interrompant de temps en temps pour écouter si le vent ne m'apportait pas la voix de mon époux bien aimé.

Hélas! ce temps fut court; la trahison nous couvrit du regard. Des chefs envieux du pouvoir, craignant que le dey, enfermé dans la casbah, ne les maîtrisât plus aisément, ourdirent une horrible conspiration; et, une nuit, après avoir égorgé dans les cours mon père et ses janissaires, les conjurés entrèrent à l'improviste dans les appartements. Achmet lutta comme un lion; mais l'un des assassins parvint à lui passer une écharpe autour du cou et il l'étrangla; puis, fiers de leur carnage, ils descendirent proclamer Hussein successeur d'Achmet.

Réveillée par le bruit, j'accourus; je défis le nœud fatal... mais mon époux avait cessé de vivre! Alors le danger de mon fils me donnant des forces, je me sauvai dans la campagne; un chemin en pente se présenta, je le suivis au hasard, j'arrivai ici; la porte de la mosquée était ouverte, j'entrai, tombai évanouie... et quand le muezzin vint appeler les croyants à la prière du matin, il me recueillit moi et mon enfant. Ce tombeau de pierre près duquel vous m'avez vue prier est celui de mon époux, et j'attends que la mort me réunisse à lui.

Mon fils a grandi; il est fort, il est beau, c'est un aalléma (un savant), et les Français, qui lui ont donné une place à leur tribunal, le consultent dans les cas difficiles et suivent ses avis. Mon fils a trouvé dans les livres de législation du Naabi Mohammed (du prophète Mahomet), une prédiction qui dit: le premier chef de la casbah teindra de son sang les dalles du pavillon où son successeur consommera la ruine des Turcs». « Cette prédiction s'est accomplie, car mon époux

a été assassiné dans le lieu où le consul français a reçu le coup d'éventail de la main d'Hussein... et Alger appartient à la France !

Quand mon fils a bien travaillé, il vient se reposer près de moi, et me répéter quelque verset du Coran. Assis tous deux, le soir, au seuil de la mosquée, notre regard embrasse tout le pays entre la pointe Pescade et le cap Matifou; le fort des Vingt-quatre heures, celui des Anglais, le jardin du dey et l'hôpital; le jardin des condamnés, autrefois le cimetière, la montagne du Boudjaréah, avec ses maisons de campagne, et puis la ville et la pleine mer. J'ai peine à me figurer que je suis cette Nedjoûmah, dont l'esprit était si rempli d'idées de grandeur et de gloire, pour laquelle le Bédouin tra-

versait son désert et l'Atlas, afin qu'elle eût des dattes fraîches et de gracieuses gazelles; cette Nedjoûmah dont un mot eût fait tomber la tête de ce moufti qui aujourd'hui m'insulte!... et pourtant, je recommencerais volontiers mes trente ans de malheur et de misère, pour ces deux années si belles, où la vie d'un homme était attachée à mon sourire, à mes larmes... car cet homme était le dey Achmet!... Mais, mon fils... le voir inconnu, oublié, dans cette ville qui devait être à lui, et qui sait à peine son nom... cela me brise le cœur!... Lui, il ne se plaint jamais; et quand je pleure, il me répète: « Allah Kebir! » (Dieu est grand !)

M^{me} JULIE DE HULSEN.

A un Frère.

Oh ! pourquoi dans mon sein ne pas verser ta peine ?
Pourquoi me dérober tes déchirants soucis ?
Mon cœur en veut sa part, le nœud qui nous enchaîne
Pour souffrir isolés nous a-t-il réunis ?

Comme un esprit aimant que le Seigneur envoie
Pour veiller sur mes pas et les couvrir de fleurs,
Ne veux-tu donc sur moi répandre que la joie,
Et garder pour toi seul le secret de tes pleurs ?

Non, non ! je suis jalouse ; il me faut tout ; mon âme
Est forte et peut porter la moitié de tes maux ;
Laisse-moi sur ta plaie, ainsi qu'un pur dictame,
De ma vive tendresse épancher tous les flots.

Tandis que la douleur sur ton visage est peinte,
Crois-tu mon cœur ingrat satisfait de tes dons ?
Ah ! dans ta coupe aussi je veux boire l'absinthe
Quand d'un miel savoureux tu m'offres les rayons ?

Je veux souffrir aussi du mal qui te consume,
Préférer la tristesse aux accents du plaisir ;
Et, de tous tes chagrins partageant l'amertume,
A force de t'aimer, peut-être l'adoucir.

M^{lle} ANTOINETTE QUARRÉ.

Revue des Théâtres.

Judith, tragédie en trois actes, par madame Emile de Girardin.

Le Dieu vivant m'est témoin que son ange m'a gardée, soit lorsque je suis sortie de cette ville, et tant que je suis demeurée là, ou lorsque je suis revenue ici ; et que le Seigneur n'a point permis que sa servante fût souillée ; mais qu'il m'a fait revenir auprès de vous, sans aucune tache de péché, comblée de joie de le voir demeurer vainqueur, moi sauvée et vous délivrés.

Livre de *Judith*, ch. XIII, v. 20.

Un paysage des montagnes. Les remparts de la ville de Béthulie gardés par des archers. A droite, une riche maison surmontée d'une terrasse attenante aux remparts ; près de la maison, un térébinthe ; à ses pieds, un banc sur lequel un vieillard est assis ; à ses côtés, une jeune fille pleure. A gauche, un autre banc est adossé à un buisson de cactus et de nopals ; une Israélite est assise sur ce banc ; elle contemple avec tristesse son enfant endormi. A ses pieds on voit une amphore renversée.

« Le jour paraît à peine et Judith prie encore, dit le vieillard.

— Oh ! comment apaiser le feu qui nous dévore ? s'écrie la jeune fille ;

Pas une goutte d'eau dans le creux des rochers ! Les aqueducs rompus, gardés par des archers, Et l'ennemi, déjà maître de nos campagnes, Détournant dans son cours le fleuve des montagnes.

Dieu puissant ! Israël expire sous tes coups.

— Rassure-toi ; Judith aura pitié de nous, Ma fille ; si j'en crois ma mémoire incertaine, Dans ses vastes jardins il est une fontaine Où nous puisions jadis aux jours de la moisson, Et dont l'écho disait notre folle chanson :

Ah ! c'était l'heureux temps ; mais la guerre, [la guerre ! Elle ravage tout, les peuples et la terre !

— Pour une goutte d'eau voir un enfant mourir ! dit l'Israélite, regardant son fils avec désespoir,

Si quelque orage au moins venait nous secourir !

Elle cueille une rose.

Cette fleur est encore humide de rosée, Presse-la, mon enfant, sur ta lèvre embrasée. Comme il souffre, mon fils !... Je brave tout [pour toi ! Ah ! l'ennemi lui-même aura pitié de moi !

Elle prend l'amphore, prie le vieillard et la jeune fille de veiller sur son enfant, et court par un sentier sur la montagne.

Le vieillard redit les malheurs de sa patrie. Holopherne, général de Nabuchodonosor, roi des Assyriens, a établi son camp près des remparts de Béthulie. La ville est affamée, mais le vieillard espère et compte sur Judith. Depuis trois ans la belle veuve pleure l'époux qu'elle a perdu. Afin d'être plus près de son tombeau, elle est venue habiter sa maison des champs. Là, elle interroge Dieu sur les destins de la cité coupable ; elle le prie ; elle se couvre la tête de cendres afin d'expier les crimes de son peuple et d'obtenir que le Seigneur lui donne la victoire. L'Israélite revient, serrant l'amphore dans ses bras ; elle court vers son enfant et l'aide à boire.

« Quoi ! vous avez bravé les soldats d'Holopherne ? demande la jeune fille.

— Oh ! comme je plongeais mon bras dans la citerne, je crois que l'un d'eux m'a blessée... Mais, plus rapide que sa flèche, je me suis mise à fuir. En effet, la pauvre mère saigne au bras. La jeune fille lui demande à boire pour son père ; elle lui donne l'amphore. Des femmes du peuple et des mendiants descendent de la ville et de la montagne ; en ce moment, vêtue de longs habits de deuil, Judith paraît sur sa terrasse, et dit avec douleur :

« O terre de Jacob ! triste et honteux réveil ! Chaque jour de tes maux je souffre la première, Et de l'aube mes yeux maudissent la lumière, En voyant sur ce mont, dans la brume endormi, Flotter insolemment l'étendard ennemi... Ah ! mon cœur indigné se brise à cette vue...

Elle descend de la terrasse.

O pauvres d'Israël, entrez dans ma demeure ;

On vous attend toujours en ce triste palais.
Tous mes biens sont à vous comme à moi, pre-
[nez-les;
Mon cœur reconnaissant vous les offre avec joie:
C'est pour les partager que Dieu me les envoie.

L'Israélite lui présente son fils, en la priant de le bénir; puis, conduite par ses serviteurs, elle entre dans la maison ainsi que les femmes du peuple et les mendiants.

Judith se trouvait seule avec Zelpha, sa servante, lorsque Achior, roi des Ammonites, vaincu par Holopherne dont il était devenu l'allié, descend de la montagne, guidé par des soldats israélites. « Holopherne, dit-il à Judith, m'a chassé, parce que je lui avais prédit que le Dieu des Juifs combattait pour eux. Je viens vous apporter le secours de ma haine. — Comment me connaissez-vous? lui demande la belle veuve. — Je suivais Holopherne lorsque, pour vous voir, il se rendait au jardin des tombeaux, où vous veniez honorer la tombe de votre époux. Peut-être ses regards vous ont-ils offensée? — Je ne pouvais le voir, répond Judith, je pleurais. — Depuis ce temps, continue Achior, il vous aime, et se traîne comme un lion mourant qu'une flèche a blessé. — O Dieu de Débora! s'écrie Judith, je reconnais tes coups... je te comprends... Puis elle ajoute : Ne peut-on à prix d'or pénétrer dans sa tente? — Prenez garde, lui dit Achior,

Il est noble, il est jeune, et son courage brille;
Meurtier d'Arphaxad, il a séduit sa fille.
Il vous faudra braver cette rivalité;
Le pouvoir de Phédime est encor redouté...

— Mais il ne l'aime plus, que puis-je craindre d'elle? »

répond Judith.

Osias, gouverneur de Béthulie, s'avance, entouré de gardes et de soldats. Il vient lui annoncer qu'après un mois de résistance,

N'espérant plus en Dieu, le peuple épouvanté
Veut livrer au vainqueur la mourante cité.

Dans cinq jours si le ciel... cet arrêt vous étonne...

Mais qui peut nous sauver quand Dieu nous
[abandonne?

Béthulie est en proie au courroux des méchants;

Ils ont tari le fleuve et dévasté nos champs;
La famine en nos murs, spectre horrible, se
[montre;

Le regard indigné de tous côtés rencontre
Des enfants, des vieillards, dans la nuit, morts
[de faim,

Des frères s'égorgeant pour un lambeau de pain;
Des mourants dans la mort cherchant leur nour-
Disputant au chacal sa hideuse pâture; [riture,
Des insensés, brûlés par leurs désirs ardents,
Broyant le bois, le fer, le marbre entre leurs
[dents;

Et des monstres enfin, dont nous payons les
[crimes,

S'abreuvant aux autels dans le sang des victimes.
Madame, nos soldats ont subi bravement

La colère de Dieu... jusqu'au dernier moment;
Mais puisque tant de maux ne l'ont point as-
[souvie,

Immolons leur honneur, sauvons au moins leur
[vie!

— Quoi! vous fixez à Dieu le temps de son cour-
[roux!

Vous réglez sa vengeance et vous comptez ses
[coups!

Par un mois de douleurs vous vous laissez abattre?
Vous êtes tous armés, et vous n'osez combattre?
Pour une goutte d'eau qui manque dans l'am-
[phore

Vous vendez Béthulie au tyran qu'elle abhorre?
Et vous croyez signer ce pacte impunément?

Mais si vous consentiez à cet abaissement,
Vous seriez, au seul bruit de ces décrets infâmes,
Maudits par les vieillards et chassés par les fem-
[mes!

Nous sommes faibles, nous, mais nous savons
[souffrir,

Nous ne combattons pas, mais nous savons mou-
[rir!

Oui, nous bravons la mort par crainte de l'ou-
[trage,

Une sainte pudeur nous tient lieu de courage,
Terribles, nous saurions de nos déboires means

Transporter sur nos toits les dalles des chemins,
Et laissant l'ennemi s'avancer sans refuge,

L'écraser tout à coup sous un pesant déluge!
La victoire est un don qui nous vient du Sei-
[gneur,

Mais lutter sans espoir, voilà, voilà l'honneur!
Il est beau de périr dans sa ville assiégée,

Et de la voir du moins par sa chute vengée;
Car dans ses murs croulants il ne doit rien rester:

C'est vaincre l'ennemi que le déshériter;
Sur sa ruine en deuil un nom grandit encore

Le lierre est un linceul dont la misère honore,
Et le Seigneur préfère un glorieux débris
Aux palais qu'ont sauvés la honte et le mépris.

En ce moment le tonnerre gronde, les éclairs sillonnent la montagne ; Judith est inspirée du souffle de Dieu, qui lui ordonne de prendre un glaive et d'aller tuer Holoferne ; elle dit :

« Mes femmes, ôtez-moi ce vêtement de deuil.
Dieu m'ordonne l'éclat, Dieu me permet l'or-

[gueil,

Rendez-moi ces manteaux, ces longs tissus de

[soie,

Que je portais, hélas ! au beau temps de ma joie ;
Ces colliers, ces bandeaux, cette couronne d'or,
Chers présents d'un époux, triste et brillant

[trésor ;

Donnez, je vais combattre, et c'est là mon ar-

[mure ;

Puis, quand j'aurai vaincu, cédant cette parure,
Je reprendrai ce deuil que je vais abjurer ;

Israël sera libre... et je pourrai pleurer.

Les servantes de Judith apportent dans des corbeilles d'or de riches vêtements, des voiles, des manteaux brodés, et sur des coussins de pourpre des bijoux et des couronnes de pierreries. Judith contemple ces parures avec douleur. Osias s'inquiète de la voir partir seule. Achior répond qu'il sera son guide et que Zelpha l'accompagnera. Judith se couvre de ses riches habits, demande à Dieu de paraître belle, de lui donner

L'astuce du démon et la candeur de l'ange ;

puis elle s'écrie :

Soldats, peuple ! aux remparts ! et vous, femmes,
[au temple !

Les soldats agitent leurs armes, les femmes se prosternent, et Judith part pour le camp ennemi.

La salle des gardes dans la tente d'Holoferne. On aperçoit de loin le camp des Assyriens.

Holoferne, entouré des rois vaincus par lui, de ses officiers, de ses gardes, ayant

à ses côtés Phédime, son esclave favorite, est triste ; le bruit des armes, ses victoires, n'ont plus pour lui de charmes. « Ces rois de l'Idumée, dit-il avec amertume,

Ils passent leurs beaux jours en un riant repos,
A rentrer leurs moissons, à compter leurs trou-

[peaux,

Et quand la gerbe est lourde, et la vigne abon-

[dante,

Ils couronnent de lis leur tête indépendante,
Et vont, du vieux Liban franchissant les hau-

[teurs,

Offrir un sacrifice au Dieu des rois pasteurs ;

Ils ont dans leurs sujets une famille unie,

Et jamais un sang pur ne teint leur main bénie,

La puissance n'est pas un châtiment pour eux ;

Leur force est d'être aimés, leur gloire d'être

[heureux.

Oh ! pourquoi venons-nous troubler leur douce

[vie ?

Ils tremblent à mon nom, et moi je les envie ! »

C'est qu'Holoferne aime Judith. Il pensait à la belle veuve lorsqu'un de ses officiers annonce qu'une Juive

..... vient d'entrer dans la tente.

Son maintien noble et fier, sa parole éclatante

Attirent les regards, seigneur, elle voudrait,

En faveur d'Israël, vous parler en secret.

Phédime, dont la jalousie a deviné l'amour d'Holoferne, s'attend à voir Judith ; Holoferne n'ose l'espérer... C'est elle !

« Je viens, dit la belle Juive, envoyée par le ciel.

Aux plus cruels tourments les Hébreux sont en

[proie ;

Ils ont, dans leurs dédains, profané le saint lieu,

Par leurs crimes d'orgueil ils ont offensé Dieu,

Et Dieu les a maudits ; pour venger son injure,

Je vous les livrerai dès demain, je le jure,

Si vous lui promettez de respecter leurs jours,

Et d'affranchir le fleuve en lui rendant son cours.

Le Seigneur les sauvant pour prix de leur cou-

[rage,

Veut punir leur orgueil par un dur esclavage,

Et c'est vous qu'il choisit, dans sa sévérité,

Pour donner plus d'éclat à leur captivité ;

C'est vous qui deviendrez leur vainqueur et

[leur maître.

Elle lui fait entendre que le Dieu des Juifs lui donnera le secret de vaincre... qu'il sait ses rêves de tendresse...

— Eh quoi ! connaîtrait-il celle que j'ose aimer ?
— Permettez-moi, seigneur, de ne la pas nommer, répond Judith.

Après avoir tout promis pour le salut des Juifs, Holopherne se rend au conseil.

« Tu ne m'abuses point par ta feinte douceur, dit Phédime à Judith en s'approchant d'elle, Et j'ai de tes projets dévoilé la noirceur. En vain à les cacher ta ruse s'étudie, Des filles d'Israël on sait la perfidie...
— Les filles d'Israël...

reprend Zelpha.

— Ne lui parle donc pas !

dit avec mépris Judith voulant sortir.

— Ah ! malgré ton orgueil, malgré ton inso-
[lence,

Je te forcerai bien à rompre le silence. »

reprend Phédime, irritée, l'arrêtant par le bras.

La veuve détache son bracelet et le remettant à sa servante :

— Tiens ! jette cette chaîne aux pauvres du che-
[min ;
Judith ne peut porter ce qu'a touché sa main.

Zelpha jette le bracelet par la fenêtre.

— Exhale tes mépris !... Je brave tant d'audace, Et souris à mon tour du coup qui te menace,

lui dit froidement Phédime. Puis elle ajoute avec joie :

Contre toi tout le camp vient de se déclarer.

— Sa haine est indiscreète, elle peut m'éclairer, pense Judith, revenant sur ses pas.

Oui, continue Phédime :

Judith n'est pas une femme inconnue, On s'émeut à sa voix, on tremble à sa venue, Israël se soumet à sa haute raison, Le conseil des Anciens s'assemble en sa maison ; Sa demeure est sacrée, et si quelque transfuge Lui porte nos secrets, il y trouve un refuge. Au perfide Achior elle offre son appui ; Elle sert sa vengeance et conspire avec lui, C'est pourquoi renonçant à l'appareil funèbre,

Du pompeux désespoir qui la rendait célèbre, Elle a fait succéder le sourire aux douleurs, L'éclat de ses parures au faste de ses pleurs.

— Il vous sied d'insulter aux larmes d'une
[épouse,

reprend vivement Judith :

Un si long désespoir doit vous rendre jalouse ; A pleurer vos parents vous mettez moins d'or-

[gueil,

Et c'est chez leur bourreau que vous portez
[leur deuil.

— Enfin !... j'ai su trouver une arme qui la
[blesse,

dit Phédime avec ironie :

Mais tu ne me fais point rougir de ma faiblesse. Oui, j'aime ce héros que toi seule as dompté, Et tu me paieras cher son infidélité !

— Eh, madame ! c'est là le moindre de ses cri-
[mes.

Votre père et vos sœurs sont tombés ses victi-
[mes ;

Il vous est apparu tout couvert de leur sang, Il vous a tout ravi : patrie, honneur et rang ; Dans vos propres états, de rivage en rivage, A son char il vous a traînée en esclavage, Jouissant d'un affront lentement dévoré, Et pour prix de ces soins vous l'avez adoré.

Voilà par quels bienfaits il a touché votre âme ! S'il vous trompe aujourd'hui, c'est peut-être,

[madame,

Que de votre constance épuisant le trésor, Par un crime de plus il veut vous plaire encor. Sa cruauté vous charme ! et bien loin de vous

[nuire,

En le rendant coupable, on l'aide à vous sé-
[duire.

— Elle ose m'accuser d'oublier mes malheurs !

— Ne m'avez-vous pas fait un crime de mes
[pleurs ?

— Ah ! c'est trop prolonger une lutte inégale.

Tu vas voir si je suis une faible rivale.

Tout le camp d'Holopherne à mon ordre est
[soumis ;

J'ai pour moi ses soldats, ses gardes, ses amis, Ses flatteurs et sa cour à me suivre empressés.

Je règne dans ce camp, tu le sauras bientôt.

— Ce soir tu l'auras fui, je n'aurai dit qu'un
[mot.

— Espion des Hébreux, je saurai te confondre ; Aux soupçons d'Holopherne il te faudra ré-

[pondre.

Tu ne t'attendais pas, en venant aujourd'hui, A trouver tant d'amour entre ta haine et lui ;

Mais à tes lâches coups ta victime est ravie ;
Pour le frapper, Judith, il faut prendre ma vie :
Car je suis son égide et son armure... Adieu !
dit-elle en sortant de la tente.

— Armure de l'impie, et moi... glaive de Dieu ! »
reprend Judith avec orgueil.

Holopherne revient du conseil. Grâce à sa puissance, à la prière de Judith, il a fait lever l'aqueduc qui retenait les eaux du fleuve, il a sauvé la vie des Hébreux ; de plus il va écrire à son roi pour lui demander qu'ils ne soient point réduits en esclavage. La belle veuve est émue de tant de générosité. Bien qu'elle souffre d'entendre les expressions d'amour que lui adresse Holopherne, il lui faut feindre la jalousie pour faire éloigner Phédime ; car Phédime peut déjouer ses projets. A peine a-t-elle obtenu le renvoi de sa rivale que les cris : « Mort à Judith ! » se font entendre : les rois alliés, les officiers, les gardes entrent ; Phédime se tient à l'écart, observant sa rivale avec inquiétude. Les rois viennent prévenir Holopherne que sa vie est menacée ; ils accusent Judith. Holopherne la défend, et pour punir leur insolence, il ordonne à ces rois de se prosterner devant elle ; les rois refusent. Alors la belle veuve invoque le Dieu d'Israël, Dieu lui fait lire dans l'âme de ces rois vaincus : à l'un, elle reproche de trahir Holopherne ; à celui-ci, d'avoir tué son propre frère ; à celui-là, d'avoir fui dans une bataille... Tous tombent à genoux devant elle ; mais Holopherne furieux les fait arrêter par ses gardes. En voyant le triomphe de Judith, Phédime s'éloigne, se promettant de la surveiller. Un messager du roi arrive, Holopherne va le recevoir. Restée seule, la belle Juive sent que la noble confiance, la générosité, l'amour d'Holopherne ont troublé son cœur ; elle n'a plus de haine contre lui ; au lieu de vouloir sa mort, elle tremble pour ses jours... Elle sent qu'elle va l'aimer... « Ah ! dit-elle :

..... Je succombe et l'abîme m'attire !
Grâce ! grâce ! de moi le Seigneur se retire...
Je fais pour l'implorer, des efforts superflus,

Mes deux mains pour prier ne se rejoignent
[plus...]
Israël, c'en est fait, ta patrie est vendue...
L'enfer, l'enfer triomphe, et Judith est perdue !

Elle s'évanouit.

Un élégant pavillon placé entre la tente d'Holopherne et celle de Judith ; des rideaux de pourpre soutenus par des piliers d'or auxquels sont suspendus des trophées d'armes, forment le fond ; des rideaux relevés laissent apercevoir la tente d'Holopherne. Un soldat garde cette porte.

Achior, déguisé en esclave arabe, s'introduit dans la tente de Judith ; la veuve est en prières. « D'après le message du roi, dit-il à Zelpha, tous les Hébreux doivent périr... la mort d'Holopherne peut seule nous sauver. Avertis Judith que ce soir les assiégés feront une sortie et viendront se joindre à mes soldats quand, pour signal, elle aura posé une lampe auprès de cette fenêtre, et sa lueur nous montrant le chemin, nous fondrons sur le camp. Que Judith surprenne le mot d'ordre... tu viendras me l'apporter. » Achior s'éloigne avec mystère ; Zelpha rentre chez sa maîtresse. Holopherne paraît suivi de ses officiers et de ses gardes. Il tient la lettre de Nabuchodonosor et lit :

« Je suis roi, je suis dieu, sur la terre et sur
[l'onde.
» J'accomplis en marchant la conquête du
[monde,
» Et vous pouvez souffrir que mon pas éternel
» S'arrête un jour devant un hameau d'Israël ?
» Malheur, malheur à vous ! si demain Béthulie
» Sous ses remparts fumants n'est pas ensevelie.
» S'il reste un seul Hébreu dans ses murs ren-
[versés,
» Je croirai ce qu'on dit : que vous me trahissez ;
» Et je vous punirai comme on punit un traître.
» Adorez cet écrit que signe votre maître. »

Le général se décide à réparer sa clémence en faisant commencer la nuit même le massacre des Hébreux, « afin, dit-il, que le matin, leur antique cité ne soit plus qu'un vain nom. » Quant à Judith, il l'em-

mènera à la cour d'Assyrie, et les hon-neurs lui feront oublier sa patrie.... Phé-dime a bien oublié la mort de son père détroné!...» Phédime entre : « Je viens te supplier, lui dit-elle, de me laisser veil-ler sur tes jours. Judith commandera, je lui obéirai, je lui dirai qu'elle est belle ; mais au moins elle n'osera te frapper devant moi. » Holopherne refuse doucement d'abord ; elle insiste, elle lui dit que Judith ne l'aime pas ; alors il devient furieux , appelle ses gardes et fait enchaîner Phédime au milieu des esclaves. Mais elle lui a laissé des doutes dans le cœur. Afin de les éclaircir, il in-vite Judith à un festin préparé pour elle. La belle veuve vient d'apprendre qu'Holo-pherne la trompe ; sa haine contre lui est revenue. Parée de ses plus riches vêtements, elle arrive, suivie de Zelpha. Au milieu du festin, un officier entre demander le mot d'ordre ; le général répond : *Babylone et vengeance*. Sur un coup d'œil de sa maî-tresse, Zelpha va porter ce mot d'ordre à Achior. Holopherne est heureux, il ne doute plus que la belle veuve ne l'aime ; ils ont bu tous deux dans la même coupe. La nuit arrive ; il fait promettre à Judith de venir le rejoindre, et se retire dans sa tente suivi de ses pages et de ses officiers qui empor-tent les flambeaux. Judith est restée seule, éclairée par une petite lampe.... Elle hésite encore à donner le signal. « Mon Dieu, dit-elle, faites qu'Holopherne ne m'aime plus, qu'il ne m'ait jamais aimée ; faites qu'un sommeil profond lui fasse oublier mon image ! » Elle va entr'ouvrir le rideau du fond, et revient en disant :

« O miracle ! Seigneur, vous m'avez entendue, Vous avez eu pitié de ma faiblesse... Il dort ! Oui... je vous ai compris ; oui, vous voulez sa [mort.
Donnons-leur le signal... un seul instant me [reste...

Elle prend la lampe, va la poser sur la fenêtre, regarde vers Béthulie, et s'écrie : « Le feu est à la ville ! » Alors détachant un glaive d'un des trophées suspendus aux

piliers, elle s'avance vers la tente... puis s'arrête :

« Il dort... et dans son sein mon bras va se [plonger!...

Elle reprend,

Mais ils dorment aussi ceux qu'il fait égorger ! »

Et sans hésiter elle entre chez Holo-pherne. Au même instant, Zelpha et Achior sortaient de chez Judith :

« Ah ! nous sommes tombés dans un lâche com-[plot.

La perfide l'aimait...

dit Achior à voix basse.

— Vous pouvez parler haut,

répond Judith, revenant leglaive à la main.

. . . Dieu puissant ! ma tâche est achevée !

Zelpha relève le rideau du milieu... on aperçoit Holopherne étendu mort sur son lit. Un frisson saisit Judith ; elle laisse tom-ber son glaive... il lui semble trop lourd.

« L'impie épouvanté nous laisse la victoire !

dit Osias entrant suivi des soldats ammo-nites et des guerriers d'Israël.

Honneur à vous, Judith !

— Je ne veux point de gloire,

répond-elle.

— Et que veux-tu pour prix d'un dévouement [si beau ?

— Le droit d'aller prier seule sur un tombeau, Et de finir mes jours humblement dans les lar-[mes...

Vous, achevez mon œuvre... allez combattre !

Et tous les guerriers s'écrient :

Aux armes !!!...

De beaux vers exprimant de nobles pen-sées, des situations touchantes et drama-tiques font à la fois de l'œuvre de madame Émile de Girardin un beau poème et une belle tragédie dont je suis heureuse, mes-demoiselles, de vous annoncer le succès.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Beaux-Arts.

SALON DE 1843.

Second article.

Les Danaïdes.

Tout le monde sait avec quelle supériorité M. Abel de Pujol traite la peinture en grisaille ; celles exécutées à Paris, au palais de la Bourse, ont une réputation européenne ; *les Danaïdes* offrent une preuve du talent de l'artiste en ce genre. Il est impossible de pousser plus loin l'illusion des ronds de bosses ; c'est un bas-relief profondément fouillé, comme ceux de la Renaissance : une bonne partie du public accepte pour tel ce tableau, et ne comprend pas pourquoi il se trouve encadré et accroché au mur dans la galerie.

M. HENRI SCHEFFER. — *Entrée de Jeanne d'Arc à Orléans.*

Il faut que je lise attentivement le livret pour ne pas écrire *Rouen* au lieu d'*Orléans*, tant les figures de ce tableau ont un singulier caractère de tristesse et de découragement. L'héroïne est à cheval, le peuple se presse sur ses pas ; des femmes, des vieillards, des enfants, tendent vers elles leurs mains suppliantes ; il y a à la gauche du spectateur un groupe très-beau, malgré la disposition un peu uniforme des figures, dont quatre sont vues de profil et toutes empreintes de la même expression de tristesse malade que porte aussi Jeanne d'Arc, tandis qu'on voudrait lire au moins dans ses yeux à elle la gratitude et la confiance en Dieu qui doivent dominer le courage de cette population abattue. Malgré ce défaut d'à-propos, si je puis m'exprimer ainsi, il y a de nombreuses beautés dans ce tableau. Les artistes admirent, en outre du groupe que je viens de vous

signaler, un jeune page qui tient la bride du cheval de Jeanne. M. Scheffer ne pouvait se manquer à lui-même au point de produire un ouvrage médiocre.

M^{lle} AUGUSTA LE BARON. — *Saint Bernardin de Sienna.*

Le grand saint est encore un petit enfant, mais déjà selon le cœur du Christ ; dans l'âge où l'homme égoïste ne songe guère qu'à ses amusements ou à ses besoins, Bernardin de Sienna savait que, qui donne aux pauvres prête à Dieu.

« Bernardin, sorti d'une des premières familles de la république de Sienna, naquit à Massa en 1380. Il était encore enfant lorsqu'il perdit son père et sa mère. Une de ses tantes, nommée Diane, se chargea de son éducation ; c'était une femme vertueuse qui lui inspira une grande piété envers Dieu et une dévotion particulière envers la sainte Vierge. Le jeune Bernardin charmait par sa modestie, sa douceur et son humilité. Dès ses premières années, il montrait une grande compassion envers les pauvres. Sa tante en ayant renvoyé un sans lui rien donner, parce qu'il n'y avait qu'un pain dans la maison pour le dîner de toute la famille, il en fut sensiblement touché. « Pour l'amour de Dieu, » dit-il à sa tante, donnons quelque chose » à ce pauvre homme, autrement je ne » pourrai ni dîner ni souper du jour ; » j'aime mieux me passer de dîner que ce » pauvre. »

La gravure que donne le journal vous met à même de juger de la composition et du dessin de ce charmant tableau ; la couleur en est jolie, et la touche gracieuse comme le sujet.

M. CHARLES DE PIEPAPE. — *Clovis, roi des Francs, converti par sainte Clotilde, sa femme, et par saint Remi, évêque de Reims.*

M. de Piepape a su choisir un sujet

plein de grandeur et de poésie. Le roi Clovis, le vainqueur de Tolbiac, hésite encore à se convertir au christianisme; il recule devant cette solennelle abjuration de la religion de ses pères, car il craint de blesser les préjugés de son armée, et cependant, la sympathie des Gaulois, que la force des armes a déjà subjugués, dépend de ce royal baptême... C'est au milieu de ces angoisses de la religion et de la politique qu'apparaît au terrible roi des Francs sa chrétienne épouse, la reine Clotilde, qui déjà a su obtenir le baptême de ses enfants; elle s'est agenouillée aux pieds de Clovis, elle le conjure, le supplie du regard et de la parole. Saint Remi, derrière elle, tient le livre des Évangiles, et semble l'envoyé de Dieu, pour décider de ce grand événement.

M. de Piepape a bien saisi son sujet, il l'a rendu avec simplicité et avec grandeur. On comprend au milieu de ses incertitudes que Clovis n'en est pas moins le roi barbare qui a su enlever les Gaules aux Romains; la reine est belle et inspirée, et le noble patriarche de Reims complète dignement ce groupe, d'un grand aspect, d'un caractère plein de drame, d'austérité et d'élévation.

M^{lle} THÉVENIN. — *La Jeune Malade.*

La jeune malade! le livret ne dit rien de plus sur le sujet mélancolique de ce joli tableau; mais quelle touchante histoire racontent les quatre personnages qui sont en scène! La malade, faible, épuisée, appuie sa tête sur l'épaule de sa mère; elle se sent mourir, elle regrette tant de jeunesse et d'amour qu'il faut quitter; mais elle ne murmure pas. Sa mère, expirante elle-même de douleur et d'effroi, la presse sur son sein, comme si elle pouvait de nouveau lui donner la vie. Le docteur, inquiet malgré le calme qu'il affecte, jette un regard sévère sur un vêtement de bal que lui montre la plus jeune sœur. Il n'y a

pas de doute, la maladie est la suite d'une imprudence ou de veilles trop prolongées au bal. Le médecin gronde la pauvre mère, et reproche des complaisances qui coûtent la santé à son enfant. La petite sœur reste seule incrédule; elle soulève ces parures et semble se dire à part elle: « Non, c'est trop joli pour faire du mal. »

M. HENRY SCHEFFER. — *Le duc d'Orléans*,
peint de souvenir.

C'est un tour de force que ce portrait, parfait de ressemblance, et peint après la mort prématurée du modèle. Le prince était demeuré présent à la mémoire de M. Scheffer; cet artiste n'avait rien oublié, quand il a saisi ses pinceaux, ni le regard rempli de feu et d'intelligence, ni le sourire bienveillant, ni l'air digne et simple à la fois qui étaient naturels à monseigneur le duc d'Orléans. C'est bien lui, plein de vie, de bonheur, d'espérance, tel qu'il était deux secondes avant sa mort déplorable.

M^{me} GABRIAC. — *Tête d'étude.* — M^{lle} SERRET. — *Portraits.*

J'ai cherché longtemps des portraits de femmes à vous signaler; si je n'avais voulu qu'exciter vos rires moqueurs en me laissant aller aux miens, mon choix n'aurait pas été difficile à faire, ou pour mieux dire je n'aurais pas choisi; j'aurais pris à droite, à gauche, en haut, en bas, toutes les dames bien vêtues qui sont là, comme à une première représentation ou à une soirée musicale, pour s'ennuyer et étaler leur toilette; il y a là, ainsi que dans toutes les grandes réunions, d'étranges prétentions, de ridicules parures, des visages qui semblent faits pour dérouter la gravité des pauvres jeunes filles; ajoutez à cela les bévues des peintres, et vous aurez une galerie passablement comique. Mais ce n'était pas là ce dont je souhaitais vous entretenir; je voulais vous dire: voilà

les têtes de femmes qui m'ont fait le plus de plaisir comme œuvres d'art. Après en avoir choisi et rejeté plusieurs, je me suis arrêtée à trois : une tête d'étude envoyée de Rome par madame Gabriac, et deux portraits de M^{lle} Serret. L'ouvrage de madame Gabriac reproduit les traits d'un très-beau modèle romain ; voilà pourquoi je l'ai rangé parmi les portraits ; ce modèle est vêtu du costume de convention d'une odalisque ; vous le savez, on ne représente les odalisques que couchées ou au bain. Celle de madame Gabriac, vue en buste, a les épaules entièrement nues ; son bras droit, qui rattache sa boucle d'oreille, cache ce qu'on pourrait voir de sa poitrine ; la figure est fort belle, d'une beauté originale et fière, dont nos contrées du Nord ne nous offrent guère de types ; les épaules, les bras et les mains sont parfaitement étudiés et d'une belle couleur. Cette étude fait beaucoup d'honneur à madame Gabriac, et lui a mérité l'assentiment des chefs de l'école moderne. Plusieurs portraits de M^{lle} Serret sont très-bien, mais surtout un de femme, qui joint à beaucoup d'autres mérites celui si précieux d'une ressemblance parfaite. M^{lle} Serret n'a que des compliments à attendre, et cette exposition lui fait infiniment d'honneur.

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

Correspondance.

Qu'elles sont heureuses celles qui sont riches de temps, ou riches d'argent dans ces jours où la bienfaisance doit venir au secours de l'infortune ! Ainsi durant le mois qui vient de s'écouler les dames, les demoiselles envoyaient dans les appartements du Palais-Royal les écrans, les tableaux qu'elles avaient peints, les pantoufles, les sacs qu'elles avaient brodés, les

bottes d'allumettes en papier frisé, les cigarettes roulées par leurs jolies mains. La reine, les princesses avaient envoyé les œuvres de leur gracieux talent : des coussins, des tapis, des fauteuils en tapisserie. La princesse Victoire et la princesse Clémentine sont fort habiles en ce genre et font des choses admirables. Les fabricants avaient envoyé les produits de leur industrie ; les peintres leurs tableaux ; chaque objet riche ou pauvre portait le nom du donataire. D'élégants comptoirs rangés dans le salon d'Orléans étaient couverts des aumônes du riche et du pauvre. La reine avait chargé mesdames d'Audenarde, de Bondy, de Bearn, de Castellane, de Coigny, de Chabot, de Chanaleilles, de Dalmatie, de Dolomieu, Duchâtel, d'Elchingen, de Fin guerlin, de Fezensac, d'Hulst, d'Hautpoult, de Lobau, de Massa, de Mantjoie, de Marmier, Mollien, de Montesquiou, d'Oraison, de Praslin, du Roure, de Talleyrand, de Rumigny, de la Riboisière, Philippe de Ségur, Paul de Ségur, de Trévise et de Vetry, de tenir ces comptoirs. Pendant trois jours, tout le monde a pu aller acheter à de nobles, gracieuses et spirituelles marchandes qui *faisaient fort bien l'article* (style de commerce) des objets utiles et cotés à prix fixe ; mais quelques-uns n'avaient point d'étiquette ; ils étaient là pour les personnes généreuses qui voulaient donner sans compter aux malheureux incendiés de la Guadeloupe. Le produit de la vente de ce royal bazar s'est élevé, dit-on, à cent cinquante mille francs.

Tu sais que Son Altesse Royale la princesse Clémentine vient d'épouser le prince de Saxe-Cobourg. Le prince est neveu du duc régnant de Saxe-Cobourg-Gotha, du roi des Belges, de la duchesse de Kent, mère de la reine d'Angleterre ; de la grande duchesse Anna Fœderowna, veuve du grand duc Constantin, frère aîné de l'empereur de Russie. Il est frère du roi de Portugal, de la duchesse de Nemours, et cousin-germain du prince Albert, mari de la reine

Victoria. Il est né le 13 juillet 1818 : son père, le prince Ferdinand, est âgé de cinquante-huit ans. Ce mariage a été béni à Saint-Cloud par monseigneur l'évêque de Versailles. Chacun admirait la bonne grâce et la vive et douce physionomie du prince, la modestie et la touchante émotion de la princesse... Espérons, ma chère amie, que le mariage de cette troisième fille du roi, objet de tant d'affection et de tant de légitime orgueil, sera un événement heureux pour elle ! Le prince prendra du service en France ; la princesse ne nous quittera pas.

Deux grandes solennités ont eu lieu au commencement de ce mois : l'inauguration des chemins de fer de Paris à Orléans et à Rouen. Veut-on aller prier dans la vieille cathédrale de la capitale de la Normandie ? Veut-on aller planter une fleur sur une tombe du cimetière de la ville délivrée par Jeanne d'Arc ? On prend son livre, sa fleur, et l'on dit chez soi... *Je vais rentrer.* La vapeur rapprochera tous les pays, toutes les idées. Il n'y aura plus de guerre possible entre les peuples les plus éloignés, il n'y aura plus qu'une langue pour se dire : *Bonjour ! comment vous portez-vous ?* On a dit le siècle d'or, le siècle d'argent, le siècle de fer ; on dira le siècle de la vapeur. Paris ne sera plus inconnu, n'aura plus de mystères..... mais en attendant que la vapeur passe devant tes fenêtres et t'amène, je vais te continuer le tableau de Paris.

— Six heures sonnaient, si je m'en souviens bien, lorsque je t'ai quittée ; cette fois nous sommes au printemps. — Les marchands font laver les marbres, les glaces, les ornements de cuivre des devantures de leurs boutiques ; les cuisinières descendent le seau aux ordures et les déposent au coin des bornes ; les chiffonniers, les chiffonnières, portant sur le dos une espèce de hotte formée d'un léger panier d'osier pointu du bas, large du haut, garni sur le dos d'un vieux morceau de tapisse-

rie, et tenant à la main un bâton terminé par un crochet avec lequel ils éparpillent les tas d'ordures, afin d'y chercher et d'enlever les animaux morts, les chiffons, les papiers, les os qu'ils se disputent avec les chiens affamés ; les chiffonniers et les chiffonnières, dis-je, descendent du faubourg Saint-Marcel, que l'on prononce Saint-Marceau. Ils ont rarement des souliers, encore moins des bas ; leurs savates sont retenues par des ficelles tournées en manière de cothurne autour de leurs jambes. Le chiffonnier porte le bonnet de police sur l'oreille ; il dédaigne l'usage du rasoir, il fume sa pipe ; la chiffonnière se coiffe d'un fichu d'indienne serré sur la tête, elle prise du tabac, et bien que, par dérision, elle appelle sa hotte son *cache-mire d'osier*, sa toilette est prise au sérieux ; sa jupe est terminée par une frange naturelle mêlée de crotte ou de poussière. Ces industriels gagnent au moins deux francs par jour ; ils salissent et graissent le pavé de Paris ; mais leur nombre est considérable, et la police les tolère pour éviter une émeute... dans une émeute, c'est ordinairement le chiffonnier qui casse les reverbères. — Il est sept heures, Paris s'éveille : les fiacres arrivent sur les places. — Il y a foule chez le boulanger, cher l'épicier, chez la laitière ; c'est là que se font les cancons du quartier : *L'épicier a les yeux rouges... Le coq civil (le code) est trop doux pour les maris qui bat sa femme.* — L'ouvrière, la cuisinière, la portière, rentrent avec leur pain, leur cornet de moka mêlé de chicorée, et ce qu'on est convenu d'appeler du lait. — Il est huit heures, les trois quarts des habitants de Paris ont pris leur café. — Les boueurs avec leurs longues voitures, attelées de deux ou trois chevaux, ont enlevé les immondices. — Les marchés se couvrent des comestibles achetés à la halle. — Les omnibus partent de leurs stations. — Les ouvrières, leur cabas passé au bras, se rendent à leur journée. — On n'entend que secouer des tapis par les fenêtres, battre les meubles, les habits. — Les mar-

chands ambulants crient : — *Voilà le vitrier ! — chapeaux, vieux habits ! — voilà la marchande de chiffons ! — du mouron pour les p'tits oiseaux ! — avez-vous des verres cassés à vendre ?* — Il est neuf heures, Paris est propre et paré : les agents d'affaires, les agents de change courent en légers cabriolets. — On conduit les enfants à l'école. — Les dames se rendent au bain. — Les commis, les garçons de bureau vont à leur administration. — Les marchands ambulants crient : *Mes bonnes asperges ! — mon beau lilas ! — mes petits radis roses ! — des choux, des poireaux, des carottes* ; tu vois que chaque heure du jour a ses cris différents. — Les coiffeurs courent lisser les bandeaux, tourner les tire-bouchons des dames de comptoir. — Il est dix heures, des nuées d'employés se rendent dans leurs différents ministères (il y a trois mille employés aux finances). — Il est onze heures, l'autre quart de Paris déjeune avec un œuf ou une côtelette, et une tasse de thé, puis chacun ayant fait sa toilette, s'occupe de ses travaux, de ses affaires ; quelques petites mamans vont conduire leurs filles dans les différents cours de littérature, de peinture, de musique, de langues étrangères ; d'autres reçoivent chez elles les professeurs, et pendant que leurs filles prennent leurs leçons, ces petites mamans travaillent... Cela me fait penser que j'ai aussi à travailler avec toi, et je vais t'expliquer la planche V.

Le n° 1 est un alphabet gracieux, facile à broder, et sous les lettres duquel on n'a pas besoin de mettre : ceci est un *a*, ceci est un *b*, ainsi de suite.

Le n° 2 est la moitié d'une manchette qui se brode au crochet ou en points de chaînette.

Le n° 3 est la moitié d'un col qui se porte avec cette manchette et se brode de même.

Dessinés sur bel organdy, ce col et ces manchettes coûtent 1 fr. 50 c. à la Brodeuse.

Les n°s 4 et 5 sont des entre-deux pour le haut des chemisettes.

Le n° 6 est un semé pour bonnet du matin et pour canezou.

Le n° 7 est une corne de mouchoir qui se continue. Entre chacune de ces deux lignes, on fait deux rangs de points à jour ; à ce mouchoir, on coud une dentelle haute de trois centimètres.

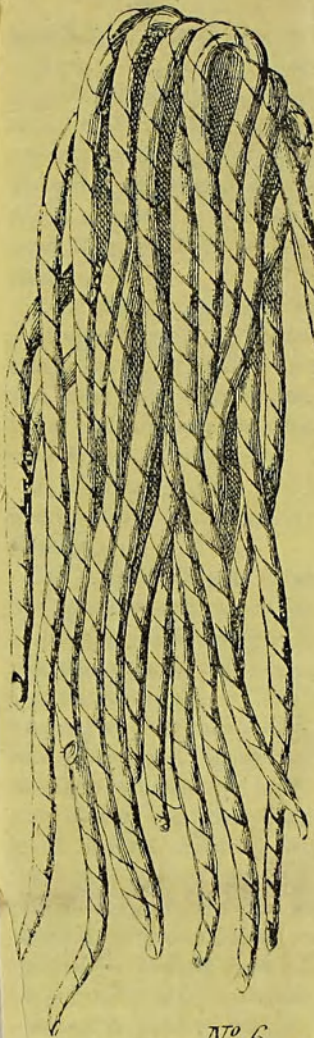
Ce mouchoir, tout dessiné sur belle batiste, coûte 6 fr. au coin de la place Vendôme. Les mouchoirs n'ont plus que cinquante centimètres carrés.

Le n° 8 est une pantoufle arabe, qui se fait en casimir, et se brode au crochet ou en points de chaînette avec du cordonnet de soie, du fil d'or, et du fil d'argent.

Pour dessiner une paire de pantoufles, madame Lefèvre prend 2 fr.

Celle-ci est taillée sans les remplis. Tu vois qu'elle n'a pas de quartier de derrière, on y entre bien facilement son pied, et il n'en sort pas facilement... deux avantages à la fois. Cette pantoufle est pour homme.

Le n° 10 est une allumette. Tu achètes une feuille de papier jaune, rose, bleue ou verte. Ces feuilles se vendent dix centimes ; elles sont doubles (comme toute feuille de papier), hautes de quarante-trois centimètres et larges de cinquante-six. Plie cette feuille dans sa hauteur, de manière à en former huit morceaux qui feront huit allumettes. Prends un de ces morceaux, plie-le en deux dans sa hauteur, rabats, sous ton pouce, le morceau qui est devant toi, et tu tiendras alors, sans le déplier, un morceau de papier plié en trois ; coupe-le en vingt petites bandes en l'arrêtant à l'endroit où ce morceau de papier finit d'être plié en trois. Déplie ces vingt petites bandes, prends de ta main gauche le morceau de papier non coupé ; prends de ta main droite tes ciseaux, passe le côté le plus épais des lames sous une des vingt petites bandes, que tu tiens sous ton pouce, en l'appuyant légèrement sur tes ciseaux, que tu fais glisser à partir du commencement jusqu'à la fin. Lorsque toutes les petites bandes sont frisées, tu

N^o 6.

ruban pareil ; au milieu, un nœud terminé par de longs bouts. Quelquefois la forme recouverte d'un rond de gros-de-Naples ; alors un ruban plissé à plis ronds forme une grosse ruche sur le dessus de la tête ; elle termine, à partir des oreilles, par un simple ruban qui va former derrière un nœud au milieu du bavolet. Le gros vert, le bleu sont de mode.

Pour les écharpes elles sont : en barège blanc, à 4 fr. 50 c., rue des Moineaux ; en barège, à carreaux écossais, effilées

bas ; en gros-de-Naples noir, garnies tout autour d'un ruban plissé à deux têtes ; en gros-de-Naples écossais, effilées du bas ; en mousseline, brodées tout autour, au crochet ou en points de chaînette ; par exemple le dessin du col n^o 3, de la planche V. A présent que la forme des manchettes est décidée, je t'en enverrai un patron sur la planche VI.

Les corsages se font amazone, si l'étoffe est de soie, et quand on veut on rabat en biais dans le haut des deux côtés du devant. Si l'étoffe est de laine, ils se font le dos droit au bas de la taille ; les devants, droits sur les épaules et au bas de la taille, au milieu. Les manches se font amadis ou droites. Si la robe est en tarlatane le corsage se fait à la Vierge : devant et derrière, les bas de la taille sont froncés jusqu'à trois et quatre fois, à deux centimètres d'intervalle et de manière à former la forme des manches courtes sont en biais, les devants, aussi en biais.

Les manches sont plus courtes ; il faut maintenir la robe mieux chaussée ; porter des bottines en satin de laine gris ou

ma bonne petite... bientôt, je l'espère, nous réunira, et je pourrai te serrer la main de près, comme je te le faisais en !

J. J.

Éphémérides.

Le 1^{er} mai, cinquième mois de l'année, depuis janvier, et le troisième depuis mars, comme faisaient auparavant.

Le 1^{er} mai, nommé *Maius* par Romulus, des sénateurs et nobles de la ville s'appelaient *Majoris*, comme le 1^{er} mai nommé *Junius* en l'hon-

chands ambulants crient : — *Voilà le vitrier ! — chapeaux, vieux habits ! — voilà la marchande de chiffons ! — du mouron pour les p'tits oiseaux ! — avez-vous des verres cassés à vendre ?* — Il est neuf heures, Paris est propre et paré : les agents d'affaires, les agents de change courent en légers cabriolets. — On conduit les enfants à l'école. — Les dames se rendent au bain. — Les commis, les garçons de bureau vont à leur administration. — Les marchands ambulants crient : *Mes bonnes asperges ! — mon beau lilas ! — mes petits radis roses ! — des choux, des poireaux, des carottes* ; tu vois que chaque heure du jour a ses cris différents. — Les coiffeurs courent lisser les bandeaux, tourner les tire-bouchons des dames de comptoir. — Il est dix heures, des nuées d'employés se rendent dans leurs différents ministères (il y a trois mille employés aux finances). — Il est onze heures, l'autre quart de Paris déjeune avec un œuf ou une côtelette, et une tasse de thé, puis chacun ayant fait sa toilette, s'occupe de ses travaux, de ses affaires ; quelques petites mamans vont conduire leurs filles dans les différents cours de littérature, de peinture, de musique, de langues étrangères ; d'autres reçoivent chez elles les professeurs, et pendant que leurs filles prennent leurs leçons, ces petites mamans travaillent... Cela me fait penser que j'ai aussi à travailler avec toi, et je vais t'expliquer la planche V.

Le n° 1 est un alphabet gracieux, facile à broder, et sous les lettres duquel on n'a pas besoin de mettre : ceci est un *a*, ceci est un *b*, ainsi de suite.

Le n° 2 est la moitié d'une manchette qui se brode au crochet ou en points de chaînette.

Le n° 3 est la moitié d'un col qui se porte avec cette manchette et se brode de même.

Dessiné sur bel organdy, ce col et ces manchettes coûtent 1 fr. 50 c. à la Brodeuse.

Les n°s 4 et 5 sont des entre-deux pour le haut des chemisettes.

Le n° 6 est un semé pour bonnet du matin et pour canezou.

Le n° 7 est une corne de mouchoir qui se continue. Entre chacune de ces deux lignes, on fait deux rangs de points à jour ; à ce mouchoir, on coud une dentelle haute de trois centimètres.

Ce mouchoir, tout dessiné sur belle batiste, coûte 6 fr. au coin de la place Vendôme. Les mouchoirs n'ont plus que cinquante centimètres carrés.

Le n° 8 est une pantoufle arabe, qui se fait en casimir, et se brode au crochet ou en points de chaînette avec du cordonnet de soie, du fil d'or, et du fil d'argent.

Pour dessiner une paire de pantoufles, madame Lefèvre prend 2 fr.

Celle-ci est taillée sans les remplis. Tu vois qu'elle n'a pas de quartier de derrière, on y entre bien facilement son pied, et il n'en sort pas facilement... deux avantages à la fois. Cette pantoufle est pour homme.

Le n° 10 est une allumette. Tu achètes une feuille de papier jaune, rose, bleue ou verte. Ces feuilles se vendent dix centimes ; elles sont doubles (comme toute feuille de papier), hautes de quarante-trois centimètres et larges de cinquante-six. Plie cette feuille dans sa hauteur, de manière à en former huit morceaux qui feront huit allumettes. Prends un de ces morceaux, plie-le en deux dans sa hauteur, rabats, sous ton pouce, le morceau qui est devant toi, et tu tiendras alors, sans le déplier, un morceau de papier plié en trois ; coupe-le en vingt petites bandes en t'arrêtant à l'endroit où ce morceau de papier finit d'être plié en trois. Déplie ces vingt petites bandes, prends de ta main gauche le morceau de papier non coupé ; prends de ta main droite tes ciseaux, passe le côté le plus épais des lames sous une des vingt petites bandes, que tu tiens sous ton pouce, en l'appuyant légèrement sur tes ciseaux, que tu fais glisser à partir du commencement jusqu'à la fin. Lorsque toutes les petites bandes sont frisées, tu

prends un fil d'archal long de vingt centimètres, tu le places en biais sur le morceau de papier non coupé que tu roules autour du fil d'archal en ayant soin de laisser dépasser ce papier; puis tu le pincas du haut et du bas pour qu'il n'en puisse se dérouler. Ensuite tu recourbes le fil d'archal pour faire retomber la tête de l'allumette.

Cette allumette se pose droite dans le petit vase de cristal, de bronze ou de porcelaine qui lui est destiné. Quand on veut s'en servir pour allumer une bougie, on prend cette allumette par la tête et on présente la pointe à la flamme.

J'en crois que j'ai fini, c'est le cas de te parler toilette : voici le résultat de mes observations.

Les pekins rayés noir et rouge, bleu et bois, gris et vert; les gros de Naples écossais; la mousseline de laine à pois blancs sur fond bleu-pâle ou maron, à raies de cachemire, ou à carreaux écossais; les tarlatanes bleues, blanches ou roses; voici ce qui se porte en robe. Les capotes à coulisses en poulx de soie rose, bleu ou blanc, avec la voilette en tulle rose, bleu ou blanc. Les chapeaux de paille garnis dessous, autour de la passe, d'un ruban plissé à deux têtes; sur le chapeau ce même ruban, plissé de même, passant autour de la forme, croisant sur la passe et s'arrêtant à l'endroit où les rubans s'arrêtaient l'année dernière, comme pour passer à travers la passe et venir se nouer sous le menton; un petit bavolet derrière en ruban pareil; au milieu, un nœud terminé par de longs bouts. Quelquefois la forme est recouverte d'un rond de gros-de-Naples; alors un ruban plissé à plis ronds forme une grosse ruche sur le dessus de la tête et se termine, à partir des oreilles, par un simple ruban qui va former derrière un nœud au milieu du bavolet. Le gros vert, le gros bleu sont de mode.

Pour les écharpes elles sont : en barège blanc, à 4 fr. 50 c., rue des Moineaux; en barège, à carreaux écossais, effilées du

bas; en gros-de-Naples noir, garnies tout autour d'un ruban plissé à deux têtes; en gros-de-Naples écossais, effilées du bas; en mousseline, brodées tout autour, au crochet ou en points de chaînette; par exemple le dessin du col n° 3, de la planche V. A présent que la forme des mantelets est décidée, je t'en enverrai un patron sur la planche VI.

Les corsages se font amazone, si l'étoffe est de soie, et quand on veut on rabat en dedans le haut des deux côtés du devant. Si l'étoffe est de laine, ils se font le dos froncé au bas de la taille; les devants, froncés sur les épaules et au bas de la taille, au milieu. Les manches se font amadis ou en biais. Si la robe est en tarlatane le corsage se fait à la Vierge : devant et derrière, les plis du bas de la taille sont froncés jusqu'à trois et quatre fois, à deux centimètres d'intervalle et de manière à former la gerbe; les manches courtes sont en biais, ou longues, aussi en biais.

Les jupes sont plus courtes; il faut maintenant que tu sois mieux chaussée; porte de jolies bottines en satin de laine gris ou noir.

Adieu, ma bonne petite... bientôt, je l'espère, la vapeur nous réunira, et je pourrai te serrer la main de près, comme je te la serre de loin!

Adieu!

J. J.

Éphémérides.

Mai, *Maius*, cinquième mois de l'année, à compter depuis janvier, et le troisième à compter depuis mars, comme faisaient autrefois les Romains.

Ce mois fut nommé *Maius* par Romulus, en l'honneur des sénateurs et nobles de la ville, qui se nommaient *Majoris*, comme le mois suivant fut nommé *Junius* en l'hon-

neur de la jeunesse de Rome qui servait à la guerre.

C'est dans ce mois que le soleil entre dans le signe des gémeaux, et que les plantes fleurissent.

Le mois de mai était sous la protection d'Apollon; on y célébrait les fêtes de la bonne déesse, celle des spectres, et la cérémonie de l'expulsion des rois, en mémoire de ce que Tarquin le Superbe avait été chassé de Rome et la monarchie abolie.

Les Romains regardaient ce mois comme malheureux pour le mariage, sans doute parce qu'on y célébrait la fête des esprits malfaisants.

Ce mois était personnifié sous la figure d'un homme entre deux âges, vêtu d'une robe à grandes manches, et portant une corbeille de fleurs sur sa tête. A ses pieds était le paon, symbole de l'époque où tout fleurit dans la nature.

19 mai 1802, *institution de la Légion d'honneur.*

L'article 87 de la constitution consulaire portait : « Qu'il serait décerné des récompenses nationales aux guerriers qui auraient rendu des services éclatants en combattant pour la république. » Cette disposition semblait n'avoir pour objet que de consacrer l'usage adopté par le directoire de donner des récompenses aux militaires qui s'étaient distingués par une belle action. L'étendant aux services civils, Bonaparte fit présenter le 15 mai 1802, au Tribunat, un projet de loi qui instituait une *Légion d'honneur*.

La Légion d'honneur se composait d'un grand conseil d'administration, de quinze cohortes, chacune ayant un chef-lieu particulier, et à chacune desquelles était affectée une dotation en domaines nationaux du rapport de 200,000 fr. Le premier consul était le chef de la Légion d'honneur et président

du grand conseil d'administration; chaque cohorte était composée de sept grands officiers, de vingt commandants, de trente officiers et de trois cent cinquante légionnaires. Les membres de la Légion étaient à vie. Il était affecté annuellement à chaque grand officier 5,000 fr., à chaque commandant 2,000 fr., à chaque officier 1,000 fr., à chaque légionnaire 250 fr. Tout individu admis dans la Légion d'honneur devait se dévouer par serment et sur l'honneur « au service de la république, » à la conservation de son territoire dans » son intégrité, à la défense de son gouvernement, de ses lois et des propriétés » qu'elle avait consacrées; à combattre par » tous les moyens que la justice, la raison » et les lois autorisaient, les entreprises tendant à rétablir le système féodal; à reproduire les titres et les qualités qui en étaient les attributs; enfin à concourir de tout son » pouvoir au maintien de la liberté et de » l'égalité. »

Mosaïque.

La solitude concentre et fortifie toutes les facultés de l'âme. Les prophètes, les saints, les grands hommes et les poètes l'ont merveilleusement compris; et leur nature leur fait chercher à tous le désert ou l'isolement *parmi* les hommes.

Il y a de ces traits que les années ne peuvent altérer : la fraîcheur, la couleur, la grâce, s'en vont avec la jeunesse; mais quand la beauté est dans la forme même, dans la pureté des lignes, dans la dignité, dans la majesté, dans la pensée d'un visage d'homme ou de femme, la beauté change aux différentes époques de la vie, mais elle ne passe pas.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

que
offi-
ente
on-
nt à
que
om-
cier
fr.
on-
sur
ue,
ans
ou-
étés
par
son
en-
ro-
ent
son
de

tes
les
tes
eur
ert

ne
la
ais
ne,
té,
ge
ge
lle

E.



Salon de 1843.



Peint et dessiné par Amédée de Taverne.

Gravé par Dumeux.

MADemoisELLE DE MONTPENSIER.

Journal des Demoiselles.

II^e année. N^o VII.

Ayuntamiento de Madrid